

REVUE DES LIVRES

CULTURE ET TRADITION CLASSIQUES

A. SHEPARD, S. D. POWELL (éd.), *Fantasies of Troy. Classical Tales and the Social Imaginary in Medieval and Early Modern Europe*, Toronto, Centre for Reformation and Renaissance Studies, 2004, 15.5 x 23, XI + 306 p., br., ISBN 0-7727-2025-8.

Au Moyen Âge et au début des Temps Modernes, l'imaginaire européen fut profondément marqué par la légende troyenne. Les « Fantaisies troyennes » n'envahissent pas seulement la question des origines des peuples d'Occident (cf. notre article dans la présente revue, *LEC* 72 [2004], p. 75-107) ; leurs traces sont perceptibles dans de nombreux domaines : l'iconographie, les cérémonies publiques, la littérature aussi, qu'elle soit historique, poétique, burlesque ou érudite. Le beau volume recensé ici propose quinze essais consacrés à différents aspects de cette vaste problématique. Comme on peut s'y attendre, les réalités anglaises et en particulier la littérature anglaise y ont la part belle : *The Seege or Batayle of Troye* (un roman du XIV^e siècle) ; Edmund Spenser avec *The Faerie Queene* ; Shakespeare avec *Hamlet* et *The Rape of Lucrece* ; Christopher Marlowe avec *Dido, Queene of Carthage* et *Doctor Faustus* ; Henry Howard, comte de Surrey, et Gavin Douglas, avec leurs traductions de l'*Énéide* de Virgile, etc. Mais le reste de l'Europe n'est pas oublié : Brent Miles (p. 81-96) traite ainsi de l'Irlande avec le *Togail Troí*, une œuvre du X^e siècle adaptant le récit de Darès le Phrygien ; Sheila Das (p. 97-114) analyse les chroniques vénitiennes, depuis Martin da Canal (XIII^e siècle) jusqu'à Gasparo Contarini (XVI^e siècle), tandis que trois articles sont consacrés à la France. Paul Cohen (p. 63-80) aborde le thème des origines de la langue française dans les écrits des humanistes (notamment Henri Estienne) ; Lorna Jane Abray (p. 133-148) analyse la vision complexe que Christine de Pizant se faisait d'Hector comme modèle de héros masculin ; tandis que Stéphanie Bélanger (p. 149-160), dans le seul article du volume écrit en français, s'intéresse aux destins malheureux et aux exemples héroïques dans *La Troade* de Robert Garnier. À des titres divers, toutes ces études montrent fort bien comment ces « fantaisies troyennes » ont contribué pendant des siècles à la formation d'un imaginaire social dans de nombreux pays européens. Chacun d'eux s'estimait promis à une grande destinée, chacun tentera de le montrer en s'appuyant sur diverses pratiques culturelles, et chacun aussi finira par abandonner progressivement le mythe lorsqu'il aura perdu sa raison d'être. N'est-ce pas le rôle de toute idéologie ?

J. POU CET.

W. E. SWEET, *Latin Proverbs. Wisdom from Ancient to Modern Times*, Wauconda (Illinois), Bolchazy-Carducci Publishers, 2002, 15.5 x 15.5, 278 p., br., ISBN 0-86516-544-0.

Ce livret rassemble quelque douze cents proverbes latins, au sens large : on y découvre aussi des devises de personnes, familles, Universités, villes, pays. Traduits en anglais, ils proviennent de l'Antiquité, du Moyen Âge et de l'époque moderne jusqu'à Schopenhauer, c-à-d. de tous les siècles où le latin fut la langue courante ou savante internationale. Tour à tour simples pensées originales, textes de lois, conseils, expressions du bon sens ou maximes philosophiques, ils peuvent se teinter de pitié, d'ironie ou d'humour. Une bonne moitié reste d'origine inconnue et fait partie de la « sagesse des peuples » ; les autres proviennent d'une centaine d'auteurs connus. Quelques dessins humoristiques agrémentent le texte. — Dans cette mine de pensées hétéroclites, on ne découvre aucun plan de classement. Peut-être l'index anglais des matières, avec ses nombreux mots clés, est-il destiné à suppléer cette absence, ou bien le désordre est-il voulu pour ménager l'intérêt jusqu'au bout ? Un index des auteurs (avec quelques références et les principales œuvres) vient à point, mais pas d'index des mots clés latins. Pourquoi ? Il aurait été bien utile. — À propos des auteurs ou de la provenance de ces textes, voici quelques suggestions. Pensée 118 : *Homo plantat...* est tiré de I Cor 3, 6-7 ; P. 424 : *Quot capita tot sententiae...* viendrait de Térence ; P. 550 : *Initium sapientiae...* provient plutôt de Prov. 1, 7 ou du ps. 111 (110) 10 ; P. 651 : la devise bénédictine est *Ora et labora* au lieu de *orare est laborare*. P. 685 : *Ex ore tuo te iudico* doit venir de Lc 19, 22 (*De ore tuo...*). P. 735 : *Si caecus caecum ducit* provient de Mt 15, 14. P. 751 : *Qui amat periculum...* vient de Sir 3, 27. P. 753 : *Deus mihi providebit...* : semble venir de Gn 22, 8 (*Deus sibi providebit*). P. 792 : *Dominus dedit...* est probablement tiré de Jb 1, 21 (*Deus dedit, Deus abstulit...*). P. 969 : *Detur gloria soli Deo* semble imiter Rm 16, 27. P. 1051 : *Non nobis, Domine...* : est tiré de Ps 115 (113B)1. - B. CLAROT, s.j.

PHILOSOPHIE ET HISTOIRE DES RELIGIONS

H. NIEHR, *Il contesto religioso dell'Israele antico. Introduzione alle religioni della Siria-Palestina*. Edizione italiana a cura di di Paolo MERLO (Introduzione alla studio della Bibbia. Supplementi, 7), Brescia, Paideia, 2002, 15.5 x 23, 263 p., br. EUR 29, ISBN 88-394-06360.

Paru initialement en allemand, en 1998, ce volume, dû à notre collègue de Tübingen, est maintenant disponible en italien, dans l'excellente traduction de Paolo Merlo. Il constitue une excellente présentation du milieu religieux syro-palestinien, dans lequel s'insère le monothéisme hébraïque. Les exégètes ont, en effet, depuis longtemps compris tout le profit qu'ils ont à tirer d'une contextualisation des données bibliques et d'un sain comparatisme différentiateur, permettant de mesurer la part d'originalité et de similitude de la religion de Yahvé par rapport aux religions ambiantes. Le volume est articulé en deux parties qui correspondent à deux grandes périodes de l'histoire du Proche-Orient : le Bronze Récent, d'une part, jusque l'an 1000 environ, au lendemain de l'invasion des Peuples de la mer ; l'Âge du Fer, d'autre part, jusqu'à l'aube de l'ère chrétienne. À l'intérieur de ces deux grandes parties chronologiques, la matière est examinée selon un découpage géographique et/ou ethnique. On y envisage donc successivement la religion d'Ugarit, celle de la Palestine pré-israélite, puis des Phéniciens, Araméens, Philistéens, des populations safaitiques et transjordanienues. Dans l'introduction, l'Auteur précise les questions de terminologie et de concepts (notamment religions primaires et religions secondaires), d'espace et de temps et ses objectifs. — Une des qualités majeures de ce volume est l'architecture très solide du propos. Chaque chapitre répond en effet à une articulation très rationnelle des données en divers chapitres, systématiquement pourvus d'une bibliographie sélective de toute première qualité : 1. Géographie et histoire ; 2. Les sources ; 3. Le panthéon (par ex : les divinités suprêmes, les divinités actives ; les divinités inférieures, le conseil divin) ; 4. Le culte (par ex. : la royauté sacrée, temples et sanctuaires, le personnel cultuel, les listes divines, les sacrifices, les

banquets culturels, les fêtes et célébrations, prière, danse et musique) ; 5. Mantique et magie ; 6. La mort (par ex. : sépulture et culte des morts, culte des rois défunts) ; 7. Conceptions cosmologiques (par ex. : la terre, le ciel, les enfers) ; 8. La littérature mythologique. Autant de « paramètres » qui permettent de pénétrer dans la structure même des religions et pratiquer, en pleine connaissance de cause, le comparatisme. — Un autre point fort de ce volume est l'utilisation conjointe des sources écrites et de la documentation archéologique que l'A. connaît et maîtrise avec une aisance égale. Certes, étant donné la place disponible, le propos, va à l'essentiel et tend à « standardiser » des connaissances au demeurant souvent problématiques au vu de la documentation disponible. L'A. s'efforce néanmoins de ne pas perdre de vue les différences régionales, voire locales – puisque la religion est un élément important du discours identitaire –, et de tracer les lignes d'une évolution chronologique. Son discours est bien celui d'un historien, et non d'un phénoménologue qui travaillerait sur les structures, les invariants, au lieu de valoriser les spécificités des contextes singuliers. On pourra regretter que les religions des Syriens, des Phéniciens ou des Araméens doivent forcément être examinées par la loupe biblique, mais c'est le sens même de la collection où le livre est paru en Allemagne et il faut donc jouer le jeu, sans toutefois perdre de vue la *pleine autonomie* de ces religions sur le plan historique et conceptuel. L'A. s'explique utilement sur l'apport de l'étude des religions des alentours pour le spécialiste de la religion (ou des religions ?) de Juda et d'Israël. — Avec l'A., on regrettera qu'un choix de textes n'ait pu venir illustrer le propos, enrichi seulement par quelques plans. De même, l'absence de cartes géographiques, dans un ouvrage dont les visées didactiques sont évidentes, est un handicap réel pour le lecteur. L'index est toutefois présent. — Corinne BONNET.

Vincianne PIRENNE-DELFORGE, Ö. TUNCA (éd.), *Représentations du temps dans les religions*. Actes du Colloque organisé par le centre d'Histoire des Religions de l'Université de Liège (Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège, CCLXXXVI), Genève, Librairie Droz, 2003, 16 x 24, 267 p., br., ISBN 2-87019-286-X.

Issu d'un colloque organisé par le Centre d'Histoire des Religions de l'Université de Liège, ce volume ne peut que combler les attentes des amateurs d'anthropologie religieuse. Il comprend un préambule très substantiel, où V. Pirenne-Delforge soulève le problème de l'autonomie de cette discipline en proposant une position moyenne entre la phénoménologie et le structuralisme, qui conjugue comparatisme et pluridisciplinarité, et dans lequel elle montre que le déploiement de tentatives de maîtrise symbolique du monde explique la place des représentations du temps dans les religions. Ce préambule est suivi d'un bref essai introductif de P. Somville (« Le temps dans les religions »). Seize études se trouvent ici réunies, dont quinze se distribuent en trois thématiques (la conceptualisation des commencements, la distinction entre le temps éternel des dieux et le temps fini des hommes, le calcul du temps), l'une de ces seize études (celle de J. Winand) étant incorporée dans l'introduction. La coopération d'égyptologues (J. Winand, « Réflexions sur l'anthropologie du temps : le cas de l'Égypte ancienne. Questions et méthodes » ; S. Bickel, « Temps liminaires, temps meilleurs ? Qualifications de l'origine et de la fin du temps en Égypte ancienne » ; J. Assmann, « La notion d'éternité dans l'Égypte ancienne » ; A. Loprieno, « Temps des dieux et temps des hommes en ancienne Égypte ») et de spécialistes de Sumer (B. Lion, « Âges d'or et paradis perdus dans la littérature sumérienne »), de l'Inde (É. Pirart, « Le genre de Tvaṣṭr et la conception indo-iranienne du temps »), de l'Iran (J. Kellens, « L'Iran mazdéen : le temps créé et mesuré »), du Mexique (M. Graulich, « Les Paradis récurrents du Mexique Ancien »), des paganismes (Catherine Trümper, « Les fondements religieux des calendriers grecs » ; M. Meslin, « L'expérience non chrétienne du temps dans la nouvelle religiosité (IV^e s. apr. J.-C.) » ; C. Sterckx, « Le temps et le non-temps des Celtes : pourquoi la nuit avant le jour ? »), du bouddhisme (J.-M. Verpoorten, « Âges du monde, âges de l'homme selon le bouddhisme ancien »)

et des religions du Livre (G. S. Oegema, « Conceptions de l'âge messianique dans le judaïsme » ; F. Laplanche, « Le temps des origines : antiquité et vérité » ; F. Monfrin, « Augustin, *La Cité de Dieu* : Temps et cité idéale » ; G. Monnot, « Le temps dans le Coran ») permet de couvrir une très grande partie des civilisations de l'humanité.

J. BOULOGNE.

La Passio Sanctae Venerae V. et M. del cod. 2 della Biblioteca Comunale di Noto. Introduzione, edizione critica, traduzione e indici a cura di S. MARTORANA (Saggi e Testi Classici, Cristiani e Medievali, 19), Catania, Centro di Studi sull'Antico Cristianesimo - Università di Catania, 2003, 17 x 24, XXVII + 31 p., br. EUR 15.

Cinq ans après s'être occupé de la *Passion des Sept Dormants d'Éphèse* conservée dans le codex n° 2 de la Biblioteca Comunale de Noto (Sicile), S. M. a entrepris d'éditer celle de sainte Venera transmise par le même manuscrit (fol. 140 IIv-143v). Ce bref récit présente tous les caractères des Passions hagiographiques épiques : à une époque et dans une région impossibles à déterminer, il met en scène une héroïne à l'authenticité invérifiable, et s'apparente avant tout à une longue suite de tortures, supportées avec succès par l'aspirante au martyre, avant sa décapitation. Les allusions aux réalités antiques y sont peu nombreuses : on notera simplement, dans la dénonciation du paganisme à laquelle se livre Venera, des mentions d'Apollon et d'Artémis, qualifiée de *mater deorum*. Plusieurs savants, dont les Bollandistes, ont démontré que Venera, honorée dans l'est de la Sicile (Acireale, Avola...), n'était autre que sainte Parasceve, martyre qui aurait souffert (à Iconium ?) sous Antonin le Pieux et dont le culte connut un essor notable dans le monde grec. La tradition manuscrite de la Passion latine de Venera, transmise sous quatre versions distinctes (cf. *Bibliotheca Hagiographica Latina*, n° 8529-8531b), s'avère pour le moins restreinte. Outre le manuscrit de Noto (daté du XIV^e s.), l'A. ne recense que trois autres témoins, assez tardifs, conservés respectivement à Palerme (XIII^e s.), Catane (après 1507) et Venise (XVI^e s.). Si, dans le cadre de cette tradition particulièrement réduite, on peut se féliciter de disposer de l'édition d'un nouveau témoin, il faut reconnaître que l'apport de ce dernier est relativement mineur par rapport à l'édition de Gravina de Cruyllas (1645). En outre, on regrettera que l'A. n'ait pas davantage mis en contexte le récit qui l'occupe. Dans ses grandes lignes, l'introduction se limite à résumer l'histoire de Venera, à signaler les autres témoins manuscrits, et à souligner, à la suite de Q. Cataudella, les similitudes existant dans la structure narrative entre certaines Vies de saints et le roman érotique grec. La datation de la Passion – ou du moins un aperçu des hypothèses émises à ce sujet –, la question de sa filiation avec un texte hagiographique grec, et la chronologie du culte de Venera en Sicile sont autant d'aspects primordiaux de ce dossier qui ne font l'objet d'aucun développement. De même, pas une ligne ne nous renseigne sur la provenance et à l'histoire du manuscrit de Noto. Bref, si ce petit ouvrage a certainement son utilité, il ne dispensera pas ses lecteurs de consulter plusieurs travaux antérieurs sur le sujet. Un *Index nominum* (quelques erreurs ; par ex. s. v. *Antonius*) et un *Index verborum*, très complet, faciliteront la lecture de ce texte, pétri de lieux communs, d'emprunts et de réminiscences bibliques, dont l'A. donne également la traduction italienne. – François DE VRIENDT.

T. P. OSBORNE, R.-F. POSWICK (éd.), *Bible et Cultures. Actes du colloque « La pastorale biblique au carrefour des cultures »* Paris, du 6 au 8 octobre 2000 (Bible et vie chrétienne), Paris, P. Lethielleux, 2001, 15 x 22, 208 p., br. FRF 125, ISBN 2- 283-61027-3.

Sous l'égide de la Fédération Biblique Catholique, sous-région Europe latine, ce colloque pose une série de questions stimulantes et très actuelles non seulement au

sujet de la pastorale de la Bible, mais aussi à propos des compatibilités fondamentales ou nouvelles des univers religieux, intellectuel, culturel et textuel de la Bible et de tous les ordres de réalité compatibles qui constituent la conscience contemporaine. Inévitablement – c'est la loi du genre – les points de vue et les propos retiendront diversement les lecteurs. Pour ce qui nous concerne, nous retiendrons surtout une contribution directement liée aux questions de l'herméneutique de situation (Claude Geffré, « La Parole de Dieu face aux religions et aux cultures », p. 17-43) et une autre, qui aborde la problématique de la réception des textes (Philippe Bacq, « Les Lectures de la Bible et les Églises. Réflexions d'un catholique », p. 115-136). – J.-Cl. POLET.

LANGUES ET LITTÉRATURES ANTIQUES

J. A. LÓPEZ FÉREZ (éd.), *Mitos en la literatura griega arcaica y clásica* (Estudios de Filología Griega, 7), Madrid, Ediciones Clásicas, 2002, 17 x 24, VII + 606 p., br. EUR 32.88, ISBN 84-7882-484-7.

Ce recueil de vingt et un articles issus d'un colloque qui s'est tenu à Madrid, du 2 au 5 mars 1994, réunit des études sur le statut, la place et la fonction du mythe dans la littérature grecque archaïque et classique. L'ensemble couvre tous les genres ou presque (il manque la comédie), à savoir l'épopée (Emilio Crespo, « Los mitos de la *Iliada* », p. 35-54 ; Paul Wathelet, « Leçons à tirer des mythes de l'*Odyssée* », p. 55-72 ; José Antonio Fernández Delgado, « Elaboracion hesiódica del mito », p. 73-92 ; Alberto Bernabé, « Los mitos de los Himnos homéricos : el ejemplo del *Himno a Afrodita* », p. 93-110), la philosophie (Enrique Ángel Ramos Jurado, « El mito en los presocráticos », p. 125-150 ; Gaspar Morocho Gayo, « Hermenéutica y alegoría en los mitos de Platón », p. 417-437 ; Alberto Diaz Tejera, « Aristóteles. El *mythos* como fábula y argumento », p. 471-480), le dithyrambe (Bernhard Zimmermann, « Myth in dithyrambic poetry », p. 151-157), la poésie mélique (Fernando García Romero, « La función del mito en el epinicio », p. 159-189), la tragédie (Richard Buxton, « Time, Space and Ideology : Tragic Myths and the Athenian Polis », p. 175-189 ; Bernard Deforge, « Fonctions du mythe chez Eschyle », p. 191-210 ; François Jouan, « Les légendes attiques dans le théâtre de Sophocle », p. 211-230 ; Juan Antonio López Férez, « Mitos en las obras conservadas de Eurípides », p. 231-386), le drame satyrique (Bernd Seidensticker, « Myth and Satyr-Play », p. 387-404 ; Antonio Melero, « El tema del Ciclope en el teatro griego », p. 405-416), l'éloquence des orateurs (Antonio López Eire, « El mito en la oratoria griega », p. 439-469), et l'historiographie (Jesus Lens Tuero, « El mito en la historiografía griega del siglo IV », p. 481-493). À ces synthèses, parfois copieuses (notamment celle de J. A. López Férez, qui sur Euripide fait cinquante-cinq pages), s'ajoutent des analyses de fond importantes sur le sens et les emplois du terme même de mythe (Fritz Graf, « La genèse de la notion de mythe », p. 1-15 ; Lowell Edmunds, « Oral Story-Telling and Archaic Greek Hexameter Poetry », p. 17-33), des investigations sur quelques mythes particuliers (Jaume Pórtulas, « De la serpente de Cadmo a la lira de Anfión », p. 111-124 ; Jan N. Bremmer, « Why Did Medea Kill her Brother Apsyrtos ? », p. 495-514 ; Marcos Martínez, « Las islas de los Bienaventurados/Afortunadas : historia de un mito en la literatura griega arcaica y clásica », p. 515-544) et une bibliographie auxiliaire substantielle (J. A. López Férez, p. 545-558). Trois index (passages cités, p. 565-590 ; auteurs, œuvres et thèmes, p. 591-598 ; noms mythologiques, p. 599-606) achèvent de transformer ces Actes du V^e Colloque international de Philologie grecque de l'Université Nationale d'Enseignement à Distance de Madrid non seulement en un véritable livre, mais encore en un outil de travail précieux aussi bien pour le phénomène littéraire que pour la question du mythe. – J. BOULOGNE.

J. A. LÓPEZ FÉREZ (éd.), *Mitos en la literatura griega helenística e imperial* (Estudios de Filología Griega, 8), Madrid, Ediciones Clásicas, 2003, 17 x 24, 579 p., br. EUR 30, ISBN 84-7882-541-X.

Par ce second volume, J. A. López Férez achève le travail commencé avec les périodes archaïque et classique (*Mitos en la literatura griega arcaica y clásica*, Madrid, 2002, cf. ci-dessus) pour l'étude de la présence et de la fonction des mythes dans la littérature grecque. La méthode est la même que pour le volume précédent : nous avons affaire à la réunion de vingt-trois contributions issues d'un colloque international qui s'est tenu à Madrid en mars 1995, contributions auxquelles s'ajoute une bibliographie auxiliaire raisonnée de quatorze pages. Donc, un recueil d'actes, mais transformé en livre par plusieurs index (passages cités, auteurs anciens, notions). Majoritairement écrites en espagnol (six études le sont en anglais et une en italien), ces contributions proposées par des spécialistes reconnus en Europe, aux USA et en Australie couvrent pratiquement tous les genres littéraires, de la poésie à la mythographie, en passant notamment par l'épistolographie, le roman, l'historiographie, l'hagiographie (*Nouveau Testament*) et même les textes médicaux (Galien). L'approche reste philologique, mais la philosophie n'est pas ignorée, si bien que les principaux aspects de la problématique sont abordés : glorification du Pouvoir, théologie, création poétique, interprétation, étiologie, représentation du réel, imaginaire, paradigmes... Naturellement l'ouvrage ne prétend pas à l'exhaustivité (rien, par exemple, sur l'empereur Julien, ni sur Saloustios). Mais, avec son frère aîné, il constitue indéniablement un excellent outil de travail pour tous ceux qui s'intéressent aux processus du phénomène littéraire et, en particulier, à la relation entre mythe et littérature. – J. BOULOGNE.

Galen. On the Properties of Foodstuffs (De alimentorum facultatibus). Introduction, Translation and Commentary by O. POWELL, with a Foreword by J. WILKINS, Cambridge, University Press, 2003, 16 x 23.5, XXV + 206 p., rel., ISBN 0-521-81242-9.

Cet intéressant traité en trois livres sur les propriétés des aliments, adressé plutôt à un lectorat grec, vise aussi bien à permettre de déduire du régime alimentaire d'un patient l'état de son organisme qu'à fournir des indications pour choisir les nourritures appropriées à une bonne santé. En effet, Galien, sans y chercher à être exhaustif, passe en revue ce qui était le plus mangé dans le monde méditerranéen de son temps, en relevant surtout la valeur nutritive et le caractère plus ou moins digeste des substances habituellement ingérées. Soucieux de clarté, il divise les aliments en deux catégories, selon qu'ils sont d'origine végétale ou animale. Puis, chacune de ces deux catégories est à son tour subdivisée en deux groupes, ce qui nous vaut un premier livre consacré aux céréales et aux féculents, un deuxième aux fruits et aux légumes, et un troisième successivement aux quadrupèdes, aux oiseaux et volailles, et aux poissons. Chaque fois que cela se révèle nécessaire, il entre dans des subdivisions supplémentaires, selon les parties des plantes (racine, tige, feuille, fruit) ou des animaux (oreilles, pattes, viscères, etc.). Le même souci de clarté l'incite à utiliser, contre les puristes de l'attique classique, les noms les plus courants de l'époque. L'ouvrage fourmille d'informations sur le plan de la civilisation, sans compter le plan biographique (le père de Galien s'est mis à l'agriculture expérimentale, sur ses vieux jours) et le plan doxographique (Aristophane, Dioclès de Caryste, Dioscoride, Héraclide de Tarente, Hippocrate, Homère, Mnésithée d'Athènes, Philotimos, Praxagoras, Théophraste). La traduction d'Owen Powell, médecin à la retraite, est faite à partir du texte établi par Georg Helmreich, en 1923, pour le CMG, et dont un helléniste regrettera l'absence. Pour compenser cette absence, l'A. dresse en appendices la liste des termes grecs désignant les plantes et les poissons mentionnés (avec, chaque fois que c'est possible, leur identification dans la taxinomie scientifique moderne) et propose à la fin de son introduction un examen de la terminologie médicale de Galien. Une bibliographie

double, pour les références antiques et modernes du commentaire – lequel d'ailleurs consiste plutôt en notes –, suivi d'un index général, achève de rendre le traité accessible aux non spécialistes et l'ouvrage plus utile aux spécialistes que celui de Mark Grant (*Galen. Food and Diet*, London - New York) paru en 2000.

J. BOULOGNE.

G. CAMPBELL, *Lucretius on Creation and Evolution. A Commentary on De Rerum Natura Book Five, Lines 772-1104* (Oxford Classical Monographs), Oxford, University Press, 2003, 14.5 x 22.5, XII + 385 p., rel. £ 60.00, ISBN 019-926396-5.

Les vers 772-1104 du livre V du *De rerum natura* de Lucrèce, qui évoquent la création, la zoogonie et l'anthropogonie, forment un des passages les plus célèbres du poème. Ils présentent un récit rationnel du développement de la vie sur terre et de la fondation des sociétés : les origines de la terre et ses premières productions (végétaux, animaux, espèce humaine), la naissance des êtres vivants des entrailles de la terre, la création de monstres, la vie sauvage des premiers hommes, leurs premiers pactes de non agression établis sans l'aide du langage, qui n'apparaîtra que plus tard, la découverte du feu. Issu d'une thèse d'Oxford, dirigée par Don Fowler, l'ouvrage se présente sous une forme traditionnelle : une introduction, le texte latin – dont l'origine n'est pas précisée – avec un appareil critique succinct et la traduction (malheureusement pas en regard), le commentaire, qui se taille la part du lion avec près de trois cent pages, deux appendices, la bibliographie et les traditionnels *indices*. En réalité, c'est une véritable monographie que cache le commentaire. Que l'on n'y cherche pas des explications de grammaire, des éclaircissements lexicographiques ou des remarques relatives à l'établissement du texte. Le commentaire est avant tout d'ordre philosophique. Il est rédigé à l'intention de lecteurs qui, déjà familiarisés avec Lucrèce, veulent approfondir sa pensée en envisageant les aspects les plus difficiles de la philosophie épicurienne. Au total, le commentaire peut presque se lire de bout en bout. Il s'en dégage une idée précise de la façon dont l'A. envisage les positions de Lucrèce. Dans ce passage sur le développement de la vie sur terre et de la société humaine, Lucrèce apparaît clairement comme un anti-téléologiste, qui cherche à prouver que toute chose est le produit de la rencontre du hasard et de la nécessité au cours du temps sans rien devoir à Dieu. Peut-on qualifier le poète latin d'évolutionniste au sens darwinien du terme ? Pas vraiment, dans la mesure où Lucrèce, contrairement à Darwin, considère les espèces comme fixées depuis le début – *e.g.* les lions ont comme caractéristique permanente la *uirtus* (863) – et pense que, tandis que les formes de vie qui ne sont pas viables tendent à disparaître, les espèces qui ont une chance de survivre sont complètement formées dès le moment où elles apparaissent. La seule exception à cette règle est l'espèce humaine, qui connaît un développement considérable dès le moment où elle abandonne sa vie errante et solitaire pour se sédentariser et former les premières sociétés en se fondant sur l'amitié. La coopération est en effet la caractéristique qui permet à la race humaine de survivre comme espèce. Un autre point est la question de savoir si la vision de Lucrèce de la préhistoire de l'homme est primitiviste ou progressiste. En réalité, elle n'est ni l'un ni l'autre ou plutôt un peu des deux. Tandis qu'il existe une évolution positive lorsque l'homme passe de la vie solitaire aux premières communautés, l'histoire qui suit le processus de civilisation de l'homme prend un tour négatif, au moment où apparaissent de fausses notions, notamment à propos des dieux, qui, selon Épicure, sont la cause de tous les maux pour l'humanité. La façon dont Lucrèce se représente l'évolution de la vie humaine correspond donc plutôt à une courbe. En plus, le poète décrit les premiers stades de la vie errante des hommes dans des termes idylliques, en utilisant les images et le vocabulaire caractéristiques de l'Âge d'or, tout en étant conscient que les origines de l'homme sont étrangères à l'Âge d'or – une sorte d'Anti-Lucrèce chez Lucrèce. Lucrèce est incapable de traiter de la préhistoire sans recourir aux *topoi* de l'Âge d'or, mais il les emploie à son propre avantage, dans un but didactique, pour faire passer

plus facilement le message épicurien, difficile à transmettre. Le commentaire contient aussi de nombreux développements sur les sources possibles de Lucrèce – surtout Empédocle, qui serait le modèle suivi par Lucrèce dans son récit de la zoogonie. Plusieurs parallèles postérieurs sont cités, soit comme documents illustrant la réception du texte de Lucrèce, soit, tout simplement, comme des œuvres – au-delà même de la littérature – qui expriment des idées proches de celles que l'on trouve dans le poème lucrétien (e.g. *The Magician's Nephew* de C. S. Lewis ou les peintures de Piero di Cosimo, peintre de la fin du XV^e s., qui réalisa un cycle présentant les origines de l'humanité selon un mode iconographique unique dans la peinture de la Renaissance). On trouve aussi des références aux théories biologiques modernes, dans le but de replacer les propos de Lucrèce dans le cadre du débat entre créationnistes et évolutionnistes. L'étude d'un passage de Lucrèce se termine souvent pas une brève discussion sur le point de savoir si les vues du poète sont confirmées par la science moderne. Le texte de Lucrèce n'est pas seulement vu comme un document d'intérêt strictement historique, mais aussi comme le travail d'un penseur original à prendre au sérieux. On appréciera en outre les deux appendices. Le premier a trait aux thèmes contenus dans les développements sur la création, la zoogonie et l'anthropogonie. Le second répertorie les thèmes dans les préhistoires et les tableaux de l'Âge d'or (y compris les Îles de Bienheureux, les États idéaux, les nobles sauvages...), d'Hésiode aux auteurs chrétiens, bien au-delà même de l'Antiquité, jusqu'à Rousseau et Mary Shelley, auteur de *Frankenstein ou le Prométhée moderne* (1817), qui évoque la création artificielle d'un être humain et le drame du demiurge. Ces tableaux contiennent des centaines de références sur des *topoi*, tels que l'absence de navigation aux premiers temps de l'histoire de l'homme et la nourriture sous forme de glands – sujet sur lequel on trouve tous les renseignements souhaités dans le corps du commentaire (p. 200-202). Cet ouvrage constitue une contribution majeure à l'étude de Lucrèce et à l'histoire des idées. - Br. ROCHETTE.

I frammenti degli oratori romani dell'età augustea e tiberiana. Parte prima. Età augustea. A cura di A. BALBO (Minima philologica. Serie latina, 1), Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2004, 15 x 22, 295 p., br. EUR 20, ISBN 88-7694-743-4.

Ce livre contient l'édition et le commentaire des fragments des orateurs romains de l'époque d'Auguste et de Tibère (31 av. - 37 apr. J.-C.). Il poursuit donc le travail d'Enrica Malcovati consacré à l'époque républicaine (*Oratorum Romanorum Fragmenta*, 4^e éd., Turin, 1976). Jusqu'à aujourd'hui, on ne disposait que de la seconde édition des fragments des orateurs romains de l'Empire par H. Meyer (1842) – une édition savante, mais pas critique. C'est un premier pas vers la rédaction d'un recueil qui comportera tous les orateurs romains d'époque impériale, jusqu'à Symmaque, le dernier auteur païen de la latinité dont nous possédions des fragments de discours édités. Après une introduction, qui expose les principes méthodologiques – e.a. la distinction entre fragment et *testimonium* – et les limites chronologiques de l'édition, et un *conspectus siglorum*, le recueil comprend quatre-vingt *testimonia* (T) et quarante-cinq fragments (F) de vingt-deux orateurs, c'est-à-dire treize de plus que ceux rassemblés par Meyer : C. Cornelius Gallus, C. Cilnius Maecenas, Passienus Pater, L. Arruntius Pater, M. Vipsanius Agrippa, L. Cornificius, Velleius Capito, C. Albucius Silus, M. Porcius Latro, C. Sulpicius Galba, L. Vinicius, P. Fabius Maximus, Acilius Lucanus, Furius Saturninus, Gaius Silo, Iulius Florus, (Manlius ?) Torquatus, Q. Varius Geminus, Pompeius Silo, T. Labienus, C. Cassius Seuerus, M. Pomponius Porcellus. Pour chacun de ces auteurs, on trouve la bibliographie spécifique et les faits biographiques. Chaque fragment est accompagné d'un commentaire qui porte sur la signification historique et littéraire. Le recueil se termine par la bibliographie et un index des passages cités. Quelques défauts sont à noter : trop de pages blanches (dix-neuf) ou à peine remplies (douze), trop d'abréviations difficiles à déchiffrer, la numérotation continue des T et des F à travers tout le recueil, l'absence de

numérotation des orateurs. L'A. aurait dû opter pour un système de référence semblable à celui du recueil de Jacoby. – B. R.

Octavia. A Play Attributed to Seneca. Edited with Introduction and Commentary by R. FERRI (Cambridge Classical Texts and Commentaries, 41), Cambridge, University Press, 2004, 14.5 x 22, X + 471 p., rel. £ 70 / US \$ 100, ISBN 0-521-82326-9.

L'*Octavie* présente au moins un triple intérêt pour l'historien de la littérature latine. D'abord, elle est la seule *praetexta* – une tragédie à sujet historique – conservée parmi toutes celles qui ont été composées à l'époque républicaine et au début de l'Empire. Ensuite, elle met depuis longtemps à l'épreuve la perspicacité des critiques tant pour l'identification de son auteur que pour la date de sa composition. Enfin, elle traite un sujet émouvant, la fin de la maison de Claude. Le scène se situe à Rome en 62, sous le règne de Néron. L'empereur, qui hait sa femme, fille de Claude et de Messaline, sœur de Britannicus, et qu'il veut répudier au profit de Poppée, décide d'épouser Poppée et de chasser Octavie, malgré l'opposition de Sénèque. L'ombre d'Agrippine apparaît à Poppée la nuit même de ses noces et effraie la nouvelle impératrice avec de sinistres présages. Après avoir réprimé durement un soulèvement populaire en faveur d'Octavie, Néron donne l'ordre au préfet de déporter Octavie dans l'île de Pandataria et de l'exécuter. La pièce se termine par le départ de la condamnée et les lamentations de ses fidèles. L'ouvrage que voici, très soigné, est la première étude complète de cette pièce. Elle présente une édition critique fondée sur un réexamen de la tradition manuscrite – qui a bénéficié des *Prolegomena* et du *Kritischer Kommentar* d'O. Zwierlein [le présent texte diffère en une bonne trentaine d'endroits de celui de Zwierlein (1991³)] – et un copieux commentaire de près de trois cents pages (p. 119-405). L'introduction résout, avec beaucoup de d'assurance, les problèmes posés par cette tragédie faussement attribuée à Sénèque par les manuscrits : composition à la fin de l'époque flavienne – lien avec les *Silves* de Stace – par un auteur qui se réfère à des récits historiques composés après la mort de Néron. D'autres points sont encore abordés : style et langue, fortement influencés par les tragédies de Sénèque, relation avec les autres pièces du corpus, en particulier l'*Hercule sur l'Oeta*, tragédie pour laquelle on a douté, sans doute à tort, de la paternité du stoïcien (Zwierlein la date de l'époque de Juvénal), structure et techniques dramatiques, position politique de l'auteur, transmission du texte et histoire de son édition. Trois appendices : imitations des tragédies de Sénèque, imitations des poètes augustéens, disjonctions des démonstratifs dans la poésie augustéenne (pour vérifier une conjecture de Zwierlein aux vers 262-262). Bibliographie. *Indices* : passages discutés, auteurs modernes, sujets. – B. R.

Isidore de Séville. Étymologies. Livre 15. Les constructions et les terres. Texte établi, traduit et annoté par J.-Y. GUILLAUMIN et P. MONAT, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2004, 16 x 22, XV + 86 p., br. EUR 19, ISBN 2-84867-065-7.

Les éditions des Presses universitaires de Franche-Comté font paraître le Livre XV des *Étymologies* seul, pour des raisons qui tiennent évidemment aux compétences particulières des A. La collection ALMA des Belles Lettres, qui se hâte lentement, n'a pas encore fait paraître le Livre XV. Mais, en ces matières, abondance de biens ne peut nuire. L'ouvrage de J.-Y. Guillaumin et P. Monat s'inscrit dans le renouveau des études isidoriennes depuis un demi-siècle, qui accompagne l'intérêt toujours croissant du public lettré pour le Haut Moyen Âge occidental. — L'ouvrage comprend une brève mais substantielle introduction, le texte, une traduction (qui n'est pas la première, contrairement à ce que dit par erreur la quatrième de couverture, puisqu'il existe déjà deux traductions castillanes des *Étymologies*, mais la première en français), des notes, un *index verborum*, un *index nominum* et un *index Graecus* (manque un ar-

ticle $\sigma\tau\eta\rho\iota\upsilon\upsilon$ [*sic* !], IV, 5 et VI, 1 ; changer $\phi\hat{\omega}\varsigma$ VII, 9 en VII, 6). — L'Introduction est un séduisant essai d'interprétation du Livre XV. Pour la deuxième partie (chap. II à la fin), les A. recherchent et mettent en relief dans le texte une idéalisation d'une ville parfaite et de son territoire bien organisé. L'effet est de marquer fortement la liaison et la hiérarchisation des différentes parties. — L'importante édition récente Oroz Reta - Marcos Casquero (1983) n'avait procédé qu'à un toilettage du texte de l'édition Lindsay (1911), sans recours aux mss. La présente établit le texte sur de nouveaux frais. L'apparat est délibérément réduit, mais signale tous les passages qui présentent un texte différent de celui de Lindsay. Il ne m'appartient pas de porter un jugement sur l'utilisation que font les auteurs du donné manuscrit. Je me contenterai de relever quelques-unes des améliorations les plus heureuses apportées aux éditions antérieures. En I, 18, retour aux mss *ecclesiam*, justifié par le texte de Jérôme, source ignorée de Lindsay et Oroz, *etc.*, qui écrivent *ecclesia*. En I, 53, retour à Lindsay *colorem suis* « la couleur de la truie », leçon attestée par Varron et Properce, maladroitement corrigée par Oroz, *etc.*, qui donnent la *lectio facilior* « *colorem sui* ». En VIII, 15, *epistolia* (mss et Lindsay), qui n'a pas de sens, a été heureusement corrigé en *epistylia* « architraves », qu'on trouve chez Vitruve. Dans un passage gromatique, en XIV, 3, *intentio* de la plupart des mss, peu compréhensible, a été corrigé en *contentio* (mot de Hygin le gromatique) donné par un ms. et déjà proposé par Lachmann. En XV, 1, retour aux mss *diuiserunt*, corrigé par Lindsay en *diuiderunt*. Enfin, en XVI, 2, le *locus desperatus* « *mille adium* » de Lindsay (qui suggère dans l'apparat *ad eum*), a été magnifiquement restitué en *mille ad unum*, inspiré de la langue mathématique de Martianus et de Boèce. — Les notes de l'édition Oroz, *etc.* se limitaient à l'indication des principales sources. Même sous ce rapport, il restait beaucoup à faire. Le résultat est consigné dans des notes abondantes, qui constituent un véritable commentaire perpétuel deux fois plus long que le texte lui-même. Elles donnent une bonne idée de l'ampleur des matériaux utilisés par Isidore dans une synthèse puissante : la Bible (surtout le Pentateuque), Servius, Pline, Varron, Lactance, Jérôme, Martianus Capella, *etc.*, ainsi que, dans les chap. XIII à XVI, les auteurs gromatiques (surtout Frontin). — Au total, cette nouvelle édition, avec son introduction suggestive, son texte notablement amendé, sa traduction précise, son commentaire étendu, permet enfin de lire avec intérêt un texte jusqu'ici difficilement abordable. — M. FEDERSPIEL.

HISTOIRE

Atti del XXII Congresso Internazionale di Papirologia, Firenze, 23-29 agosto 1998, a cura di Isabella ANDORLINI, G. BASTIANINI, M. MANFREDI, Giovanna MENCI, Vol. I-II, Florence, Istituto Papirologico « G. Vitelli », 2001, XXIII + 1362 p. en deux vol. + un vol de XLVI pl., EUR 154.94, ISBN 88-87829-21-7.

Le XXII^e Congrès International de Papyrologie était le deuxième à se réunir dans la métropole toscane. Celle-ci avait, en effet, déjà accueilli en 1935 le IV^e Congrès International, dont le souvenir très personnel fut évoqué par Naphtali Lewis, le seul papyrologue ayant participé aux deux congrès florentins (*Atti*, vol. II, p. 1343 et s.). Mais alors que les Actes du congrès de 1935 comptaient trente-neuf contributions, ceux de 1998 en comportent cent trente. Ces chiffres, ainsi que les deux cent quarante-trois participants au congrès de 1998 (énumérés dans les *Atti*, vol. I, p. XVII-XXIII), témoignent du développement de la papyrologie, de sa diffusion multidisciplinaire et de sa vitalité au milieu d'une communauté scientifique qui, pourtant, est de moins en moins favorable aux études classiques. Il faut se féliciter de l'attrait que la papyrologie continue à exercer sur les jeunes, attrait réconfortant que reflètent clairement les Actes du XXII^e Congrès. — Les Actes reproduisant les contributions par ordre alphabétique — ce qui facilite leur consultation — il faut se reporter

au programme du Congrès (I, p. VII-XVI) pour se faire une idée de sa structuration. Au fil des séances, on retrouve les grands secteurs qui articulent aujourd'hui les recherches papyrologiques : les collections, la papyrologie littéraire (poésie et prose), paralittéraire et documentaire, les papyrus carbonisés trouvés à Herculaneum et, plus récemment, à Pétra en Jordanie, le christianisme en Égypte, (bibliologie et paléographie), l'apport de la papyrologie à la cartographie, à la linguistique, à l'histoire du droit, de l'économie, de l'administration. D'autres sections encore étaient consacrées aux différentes périodes de l'Égypte gréco-romaine et aux nouveaux projets (éditions, *instrumenta studiorum*), sans oublier l'intérêt que l'étude des papyrus peut présenter, par exemple, pour l'archéologie et pour l'égyptologie (papyrus hiératiques, démotiques, coptes et arabes). Sous les yeux du lecteur de ces Actes, la papyrologie déploie tout le potentiel tentaculaire accumulé au cours du XIX^e s. et du XX^e s. Le deuxième volume se clôt sur un épilogue où Jean Binggen dresse le bilan de ce XXII^e Congrès (II, p. 1345-1349).

Ce compte rendu n'est pas le lieu pour passer en revue les apports du congrès d'une manière tant soit peu circonstanciée. Je me contenterai donc de signaler quelques développements, résultats et perspectives qui me paraissent importants. Cette sélection nécessairement subjective n'a d'autre but que d'inviter le lecteur à parcourir lui-même les deux copieus volumes des Actes.

Le métier de papyrologue s'exerce sur le matériel dont il dispose dans les musées, les archives et les bibliothèques. Mais, en fin de compte, ce matériel provient de fouilles archéologiques et de trouvailles plus ou moins fortuites en Égypte. Le sol égyptien n'est cependant pas le seul à nous livrer des papyrus. Les textes carbonisés provenant d'Herculaneum sont là depuis longtemps pour le prouver, et les deux sections qui leur étaient consacrées au sein du congrès ont montré ce que le travail assidu de déchiffrement et d'interprétation, réalisé par Marcello Gigante et son équipe, peut apporter à notre connaissance du patrimoine littéraire, y compris et surtout l'œuvre du philosophe épicurien Philodème. Parmi les grandes découvertes de papyrus en dehors de l'Égypte, il faut signaler le lot important de papyrus trouvés à Pétra en 1993. Ces documents, datant du VI^e s. apr. J.-C., nous révèlent les activités économiques de l'ancienne cité nabatéenne, désormais christianisée. L'apport le plus récent et le plus extraordinaire à la papyrologie littéraire est dû à un rouleau de papyrus de Milan, long de 155 cm, et contenant une bonne centaine d'épigrammes encore inconnues, attribuables à Posidippe de Pella (III^e s. av. J.-C.). Ce document, signalé par Guido Bastianini (I, p. 111-119), a fait depuis l'objet d'une édition et est en outre facilement accessible dans une *editio minor* publiée par C. Austin et G. Bastianini (*Posidippi Pellaei quae supersunt omnia*, Milan, 2002).

Un autre point fort de la papyrologie actuelle est le regain d'intérêt pour l'Égypte byzantine. Plusieurs sections ont été consacrées à son administration et son économie, à sa culture chrétienne et copte. Il faut souhaiter que les résultats de ce travail d'édition et d'interprétation rejoignent le grand courant des recherches sur le Bas-Empire. On a encore trop tendance à considérer l'Égypte comme une terre à part, alors qu'en fait elle était autant intégrée à l'Empire romain que les autres provinces, dans en conservant certaines particularités, comme d'autres régions conservaient les leurs. Il faut regretter que le bilan dressé par Jean Gasco (« L'état de la recherche papyrologique sur l'Égypte byzantine ») n'ait pas été reproduit dans les Actes. Ce sont précisément ces aperçus qui informent le mieux les lecteurs, papyrologues ou autres, sur le progrès des recherches au fil des congrès papyrologiques. On mesure tout le profit qu'on peut retirer de ce type de bilan (et tout l'intérêt qu'il y aurait à les multiplier) en lisant, par exemple, la contribution d'Alan K. Bowman sur la papyrologie documentaire et l'histoire ancienne (I, p. 137-145) et celle de J. David Thomas sur l'administration de l'Égypte romaine (II, p. 1245-1254).

Le travail de documentation que j'avais entrepris jadis pour la carte de l'Égypte gréco-romaine parue dans le *Tübinger Atlas des Vorderen Orients* (carte B V 21, Wiesbaden, 1989), m'avait suggéré l'utilité d'une section cartographique qui aurait pour objet de réunir les ressources de la papyrologie, de l'archéologie, de la topony-

mie, etc. pour reconstruire les paysages de l'Égypte et suivre leur évolution à travers l'Antiquité. Je suis heureux et reconnaissant de ce que Roger Bagnall ait repris et réalisé cette suggestion au sein d'une section consacrée à la tâche du *Mapping Hellenistic and Roman Egypt* (pour le bilan cf. R. Bagnall, I, p. 85-88).

Comparée à l'épigraphie grecque, la papyrologie peut s'enorgueillir de ses instruments de travail, qui facilitent depuis des décennies les études des spécialistes et des chercheurs dans les disciplines voisines. Mais à côté des répertoires et recueils jadis conçus par Friedrich Preisigke, tels le *Wörterbuch*, le *Sammelbuch* et la *Berichtigungsliste*, l'ordinateur et l'informatique s'avèrent de plus en plus indispensables. J'en donnerai pour exemple deux projets belges : *The Leuven Database of Ancient Books*, présentée par Willy Clarysse (I, p. 237-249), et l'automatisation de la *Prosopographia Ptolemaica*, expliquée par Leon Mooren (II, p. 995-1007). La coopération avec les sciences exactes est devenue une évidence pour l'étude des vestiges matériels de l'Antiquité. Elle est rémunératrice à beaucoup d'égards, comme le prouvent Isabella Andorlini et ses collègues dans leur communication « Particle-Induced X Ray-Emission for the Analysis of Writing and Painting Materials on Papyri and Textiles from Graeco-Roman Egypt » (I, p. 51-64).

La papyrologie est en pleine expansion au niveau de la documentation et de son mise en œuvre. C'est tout le mérite de l'Istituto Papirologico « G. Vitelli » à Florence d'avoir organisé et structuré un congrès de cette envergure et d'en avoir publié les résultats d'une manière aussi efficace et soignée. Il faut en savoir gré à son directeur Manfredo Manfredi et à son équipe. D'autant plus incompréhensible et décevante est la nouvelle toute récente selon laquelle cet institut, malgré ses mérites et sa réputation, risque d'être démantelé à la suite d'une restructuration administrative. – H. HEINEN.

M. LIVERANI, *Oltre la Bibbia. Storia antica di Israele* (Storia e Società), Roma - Bari, Laterza, 2003, 14 x 21, XV + 510 p., rel. EUR 24, ISBN 88-420-7060-2.

L'historiographie relative à l'Israël antique a subi une forte évolution à plusieurs niveaux durant cette dernière décennie environ. D'abord, parce que ce sont – enfin ! – les historiens qui s'occupent de l'histoire d'Israël et non plus (seulement) les biblistes ou exégètes qui en avaient fait une chasse gardée et mettaient en œuvre une heuristique et une herméneutique *sui generis*. Ceci signifie qu'une pensée pleinement et sereinement laïque s'attache à reconstruire l'histoire d'Israël, loin de tout préjugé théologique. Ce recentrage s'est accompagné de prises de position assez extrémistes, en vertu desquelles il était urgent d'évacuer la Bible du dossier historique : trop idéologique, trop stratifiée, trop récente, elle ne serait qu'une *représentation* à posteriori, sans aucune fiabilité. L'école minimaliste, dite de Copenhague (avec Thompson, mais aussi Lemche et Davies), campe sur de telles positions, que ne partage cependant pas Mario Liverani, favorable à une approche critique et constructive de l'Ancien Testament comme source essentielle de l'histoire d'Israël. Ensuite, parce que la mise en œuvre des sources a évolué. L'archéologie, d'une part, est entrée de plein droit dans le discours historique et l'a même franchement bousculé, dans la mesure où, pendant très longtemps, écrire sur l'histoire d'Israël consistait à paraphraser l'Ancien Testament. Le livre culte, de ce point de vue, est celui d'I. FINKELSTEIN et N. SILBERMANN, *La Bible dévoilée* (Paris, Bayard, 2002), qui a eu le mérite de montrer comment les apports du terrain obligeaient à repenser les problématiques en des termes profondément différents (par exemple, en abandonnant le schéma de la « migration » extérieure). L'exégèse biblique, d'autre part, s'est considérablement affinée, ouverte aux questionnements de la critique littéraire, du comparatisme et de l'anthropologie historique, de sorte que les textes vétéroutestamentaires sont soumis à un décryptage critique à plusieurs niveaux. Enfin, parce que l'historiographie israélienne prend progressivement ses distances par rapport à une écriture « nationaliste » et propagandiste de l'histoire d'Israël (illustrée jadis par Y. Yadin) et évite de chercher dans le passé des légitimations identitaires en forçant la lecture des

documents (tendance sensible en Israël et aux États-Unis). — Le projet de M. Liverani, historien du Proche-Orient ancien, est donc de proposer une reconstruction de l'histoire d'Israël tenant compte de ces divers acquis récents, renouant les fils des diverses sources d'information et pondérant les apports de chaque discipline. Au terme de la lecture du volume, on peut dire que le pari est tenu. Par rapport aux travaux des uns et des autres, il n'y a pas de nouveautés remarquables, mais on se doit de souligner l'effort de synthèse minutieuse et critique qui a le grand mérite de replacer l'évolution historique d'Israël dans un horizon évolutif large, de relier les facteurs religieux aux facteurs politiques et sociaux, de souligner les éléments de rupture et de continuité avec les états voisins et avec les grands empires qui occupent le devant de la scène. — Après un chapitre initial sur la Palestine du Bronze Récent (intitulé *Imprinting*), où il est question de la domination égyptienne et de tensions internes qui porteront à l'écroulement du système palatial, la matière est répartie en deux grandes sections. D'abord, la période qui va de l'invasion des Peuples de la mer à la prise de Jérusalem par Babylone, une « histoire normale », selon les termes de l'A., dans la mesure où l'ethnogenèse d'Israël et de Juda, deux petits règnes sans importance particulière aux yeux de l'historien du Proche-Orient, s'insère parfaitement dans les mutations géo-politiques de l'époque. On assiste alors à des mouvements internes de populations tribales et nomades et à la mise en place d'un régime dynastique, perçu comme le cœur même du système, le garant de sa cohésion, mais aussi le responsable de ses déviances religieuses. C'est dans ce cadre-là que se manifeste le prophétisme, voix du yahvisme face au baalisme. M. Liverani, en analysant les sources bibliques, montre bien à quel point les récits sur la monarchie unie (David et Salomon) relèvent d'une nostalgie de l'âge d'or et sont donc, pour la plupart, largement postérieurs aux événements, marqués au sceau du grand traumatisme babylonien. — Car les empires font leur apparition sur la scène : assyrien, babylonien, puis perse. Ils convoitent et conquièrent les terres d'Israël, comme celles des Araméens ou des Phéniciens, ni plus ni moins, suscitant résistances, alliances, défections, etc. Avec la conquête de Jérusalem par Nabuchodonosor II en 587 et l'exil massif des élites israélites soumises en Babylonie à un processus de déculturation profonde se termine une certaine « trajectoire » que Liverani qualifie d'historique. Après cette profonde césure, l'histoire devient reconstruction, plus encore qu'avant, tant et si bien que l'historien ne peut pratiquement plus écrire l'histoire d'Israël, mais l'histoire de la tradition sur Israël, une « histoire inventée ». C'est l'objet de la deuxième partie, précédée par un *intermezzo* sur l'époque axiale, la vie dans la diaspora et la situation de ceux qui sont restés en Israël, prétendue « terre vide ». Le retour d'exil du « reste d'Israël », après la chute de Babylone sous les coups des Perses, ouvre donc une nouvelle ère, celle du « second Temple », marquée par la disparition de la monarchie et l'émergence d'un régime sacerdotal. La nouvelle donne idéologique, sociologique et économique introduit des changements profonds sur le plan de l'orthodoxie religieuse : c'est le moment de la réécriture deutéronomiste, de l'émergence du messianisme, de la mise en place de règles, d'une Loi qui définit des critères identitaires stricts et prégnants dans le quotidien, contribuant ainsi à faire d'Israël une nation différente, isolée, pure. — L'A. fait remarquablement le point sur les enjeux historiques et historiographiques dans son Épilogue, suivi de quarante pages de bibliographie thématique, extrêmement utiles, et d'index thématiques et textuels tout aussi efficaces. Comme dans chacun de ses livres, Mario Liverani met une érudition parfaite au service d'une reconstruction profonde et problématique du champ historique dans toutes ses articulations. On pourrait éventuellement discuter de ce qu'il y a de « pédagogique », donc d'un peu forcé, dans la division en deux volets, l'un « normal » et l'autre « inventé » de l'histoire d'Israël, puisque ces deux niveaux s'interpénètrent en fait à toutes les époques, mais elle a le don d'attirer l'attention du lecteur sur la nécessité d'une lecture « à deux marches » de l'histoire d'Israël. C'est un des nombreux mérites de cet important livre.

J.-B. BONNARD, *Le complexe de Zeus. Représentation de la paternité en Grèce ancienne* (Histoire ancienne et médiévale, 76), Paris, Publications de la Sorbonne, 2004, 16 x 24, 254 p., br. EUR 25, ISBN 2-85944-508-0.

Ce livre, issu d'une thèse dont la méthode se réclame de l'anthropologie culturelle, telle qu'elle est pratiquée en France par Jean-Pierre Vernant et Pierre Vidal-Naquet, étudie l'orchestration idéologique, dans les sociétés grecques archaïques et classiques, du complexe de supériorité cultivé par les hommes aux dépens des femmes, et montre comment l'infériorité prêtée à ces dernières est une construction de la pensée masculine, désireuse de dévaloriser leur rôle dans la procréation. C'est ainsi que sont passées en revue et analysées toutes les représentations de la pensée mythique qui mettent en récit le phantasme d'une maternité masculinisée, de même que toutes les théories scientifiques en biologie et médecine qui concourent, les unes et les autres, à faire du père le principe majeur de la génération. On pourra peut-être regretter que la notion de paternité, annoncée dans le titre, ne soit envisagée que dans sa dimension biologique : rien sur le père adoptif, ni sur le père spirituel, pourtant eux aussi essentiels concernant la relation paternelle avec les enfants. Mais, manifestement, il n'était pas inscrit dans la visée de l'A. de prendre en considération le rôle du père dans toute sa plénitude. Après quelques planches correspondant à la partie iconographique de l'investigation et une bibliographie substantielle, trois index (*mythologicum*, *fontium*, *nominum*) transforment cette étude en outil de travail pratique pour tous ceux qui s'intéressent à l'histoire des mentalités. – J. BOULOGNE.

G. BRIZZI, *Le guerrier de l'Antiquité classique. De l'hoplite au légionnaire* (L'art de la guerre), Paris, Éditions du Rocher, 2004, 15.5 x 24, 258 p., br. EUR 21.90, ISBN 2-268-05267-2.

Il s'agit de la traduction française, par Y. Le Bohec, également auteur de la préface, d'un livre paru en 2002 sous le titre *Il guerriero, l'oplita, il legionario. Gli eserciti nel mondo classico*. L'auteur a entrepris d'étudier l'évolution de l'armée « hoplitique » pendant dix siècles, depuis les guerriers d'Homère jusqu'aux légions de l'Empire romain. L'ouvrage, illustré par des croquis et des schémas, en particulier pour les batailles importantes, est divisé en cinq chapitres, le premier consacré à la Grèce, les quatre autres à Rome : les origines, la lutte contre Carthage, les guerres de conquête et l'époque impériale. Une bibliographie importante est fournie à la fin de chaque chapitre. Le guerrier homérique est le point de départ de l'étude. Il présente une nature double, puisque l'on trouve chez lui à la fois la dimension « intelligente » de la guerre et l'ardeur inspirée par un dieu, la « furie guerrière ». Mais la première qualité finit par prendre le dessus, la guerre se rationalise et perd sa dimension individuelle avec l'apparition de l'hoplite, qui doit garder le rang et faire preuve d'esprit de corps. Ce sont des nécessités tactiques qui président ensuite à la naissance de la phalange macédonienne : il faut empêcher le glissement vers la droite des hoplites quand ils marchent contre l'ennemi, et matérielles : le paysan macédonien est trop pauvre pour se payer une armure. À Rome, la légion dérive directement de la phalange hoplitique, mais l'évolution a été différente par la suite : les contraintes des guerres contre les Samnites ont amené la création de la légion manipulaire, celles des guerres dans la péninsule ibérique ont conduit Scipion l'Africain à créer la cohorte. Les guerres puniques ont également été l'occasion de progrès dans l'art de la guerre, grâce aux réformes des Barcides, en particulier d'Hannibal, et de Scipion l'Africain. Lorsque les circonstances amènent face à face la légion et la phalange macédonienne, au II^e s. av. J.-C., cette dernière est vaincue, en grande partie parce que la formation s'est alourdie, sclérosée, et que la cavalerie, qui jouait un rôle important au début, est maintenant considérée comme accessoire. L'évolution tactique et stratégique s'accompagne d'une évolution dans les mentalités : tout au long de ces conflits, les Romains n'ont pas abandonné la *fides*, la vertu romaine par excellence, qui se définit à l'origine comme un comportement correct et loyal, mais ils ne la respectent plus toujours.

D'autre part, les soldats romains deviennent au I^{er} s. av. J.-C. des professionnels préoccupés surtout de bien gagner leur vie. Enfin, les Romains vivent après les guerres puniques dans la peur perpétuelle d'une agression extérieure, peur qui les pousse à renforcer leur appareil militaire et à considérer que la paix dépend de la prépondérance militaire, qu'elle ne peut être que *pax Romana* : tous ceux qui ne se soumettent pas sont des agresseurs potentiels. Le dernier chapitre du livre est consacré d'abord à l'étude du système augustéen, puis aux luttes entre les Romains et les Parthes. L'auteur analyse longuement la défaite de *Carrhae* et montre qu'elle est anormale et due à un écroulement complet du moral des troupes. Les conflits suivants montrent la supériorité des légions romaines, qui disposent maintenant d'un meilleur armement (un *pilum* et une cuirasse, la *lorica segmentata*, plus efficaces), de frondeurs et d'onagres. Les difficultés rencontrées par Trajan à partir de 116 sont dues non pas aux armées des Parthes, mais aux communautés juives qui l'on trouve essentiellement à Séleucie du Tigre, Édesse et Nisibe, et qui se soulèvent lors de la révolte juive en Cyrénaïque, en Égypte et à Chypre. C'est l'occasion pour l'auteur de montrer combien ces conflits contre les Juifs ont été difficiles pour les Romains. Certaines idées et thèses de l'auteur prêtent à discussion, ainsi qu'il le reconnaît lui-même, mais son ouvrage présente une synthèse riche et stimulante d'un pan important de l'histoire militaire antique. – C. WOLFF.

Karen COKAYNE, *Experiencing Old Age in Ancient Rome* (Classical Monographs), London - New York, Routledge, 2003, 16 x 24, IX + 238 p., rel., ISBN 0-415-29914-4.

Dans la lignée d'autres livres de la même série, qui explorent des questions démographiques de l'histoire grecque et romaine, le sujet d'*Experiencing Old Age in Ancient Rome* retient vraiment l'attention. Jusqu'à présent, la plupart des études concernant les différents groupes d'âge d'une population montraient une préférence pour l'enfance. C'est en 2002 que le premier livre sur l'âge mûr et la vieillesse a paru chez Routledge (il n'était cependant pas entièrement consacré à ce sujet) : *Growing Up and Growing Old in Ancient Rome*, de Mary Harlowe et Ray Laurence. Tandis que celui-ci comprenait des vues sur toutes les phases de la vie humaine, essayant d'examiner les avis anciens sur l'âge avec le regard des théories modernes des sciences sociales, le livre de K. Cokayne se concentre seulement sur la vieillesse, et c'est là son originalité. — L'A. commence par décrire la façon dont les vieillards étaient représentés dans l'art romain : vêtements austères et mine sombre, reflétant la sagesse et la dignité recueillies au terme d'une vie vécue suivant les normes romaines. Ensuite, K. Cokayne examine les opinions des docteurs et philosophes de l'Antiquité concernant la vieillesse : les raisons qui la causaient, les symptômes physiologiques, le régime qu'on devait suivre pour la ralentir. Dans la deuxième partie du livre, K. Cokayne étudie de manière plus approfondie les caractéristiques intellectuelles de la vieillesse. Se basant sur des sources littéraires comme Claude Ptolémée, Sénèque et Cicéron, elle explique comment la vieillesse était déplorée surtout pour le déclin intellectuel qu'elle apportait avec elle. L'affaiblissement de la mémoire, le pessimisme, l'irritabilité et l'augmentation des traits négatifs du caractère en général rendaient les hommes âgés abominables, et parfois même nuisibles, surtout quand ils continuaient à être actifs dans la vie publique. En ce qui concerne les relations sexuelles des personnes âgées, la tendance générale était de les considérer comme déraisonnables et même odieuses, puisqu'elles ne pouvaient plus aboutir à la procréation. L'affection entre l'époux et sa femme était un idéal ; pourtant, les historiens inclinent à penser qu'elle n'était pas très fréquente, la plupart des mariages étant considérés comme des contrats fondés sur l'intérêt mutuel. Cependant, la société romaine était disposée à excuser un homme qui pratiquait l'adultère, même avec une femme beaucoup plus jeune ; la même offense n'était pas excusable pour une femme. La *matrona* romaine devait rester chaste pendant sa vie entière, sans quoi elle aurait été ridiculisée. Elle ne devait même pas éprouver le désir sexuel ; sinon, elle perdait sa bonne réputation et

était présentée – comme c'était souvent le cas dans la littérature et l'iconographie – comme une vieille femme soumise à ses passions (pour le vin, pour les jeunes hommes, pour la magie). — La question finale posée par l'auteur est celle des relations entre parents et enfants, une fois les premiers avancés en âge. Le droit de *patria potestas* donnait au père un total contrôle sur le patrimoine familial, ce qui causait souvent des frictions entre lui et ses fils. Par ailleurs, la mère aussi exerçait des pressions sur ses enfants, surtout par des voies psychologiques, mais aussi pour des raisons financières, car les femmes possédaient aussi un patrimoine et étaient libres de le donner en héritage à qui elle voulaient. Tout comme aujourd'hui, il paraissait aussi raisonnable à l'époque romaine qu'une vieille personne conserve son patrimoine jusqu'à la mort. De même, les enfants n'étaient pas absolument obligés de subvenir aux besoins de leurs parents, sauf si ceux-ci étaient vraiment pauvres ou affaiblis. — À la fin du livre (ou sont reprises, sous forme de conclusion, les idées déjà présentées), le lecteur a l'impression d'avoir lu une présentation nourrie plutôt qu'une analyse approfondie. K. Cokayne a suivi une ligne d'analyse sociologique plutôt qu'historique, brassant des sources dont l'envergure couvre l'ensemble de l'histoire romaine, allant souvent du II^e s. av. J.-C. au IV^e s. apr. J.-C. Aussi, les nuances subtiles de l'évolution de la société romaine paraissent lui échapper. Pourtant, le livre est bien écrit et ouvre une fenêtre sur un aspect de l'histoire sociale romaine qui paraît au départ rebattu, mais s'avère ensuite beaucoup plus fascinant, ce qui stimule la réflexion. — Aphrodite KAMARA.

ARCHÉOLOGIE

Véronique KRINGS & Isabelle TASSIGNON (éd.), *Archéologie dans l'Empire ottoman autour de 1900 : entre politique, économie et science* (Institut Historique Belge de Rome. Études de philologie, d'archéologie et d'histoire anciennes, XL), Bruxelles - Rome, Institut Historique Belge de Rome, 2004, 19 x 25.5, 368 p., br., ISBN 90-74461-51-4.

En cette année où l'on fête le centième anniversaire des « Religions orientales » de Franz Cumont (1868-1947), il m'est particulièrement agréable de rendre compte de ce volume, qui rassemble les actes d'un colloque tenu à l'*Academia Belgica* de Rome (22-23 février 2002) et consacré à un des domaines dans lesquels s'est illustré notre savant compatriote : l'archéologie. C'est à un examen des conditions intellectuelles – le *Zeitgeist* – dans lesquelles ont travaillé les savants de la génération de Cumont que s'est attachée cette rencontre. Il s'agit en quelque sorte d'approfondir, pour un domaine particulier, les réflexions menées lors de la table ronde de Paris en 1995, *Franz Cumont et la science de son temps*, qui envisageait déjà l'archéologie. Comme le rappelle Jacqueline Hamesse dans son avant-propos, il était naturel que ce colloque se déroulat à l'*Academia Belgica* de Rome, puisque c'est cette institution qui est dépositaire des archives scientifiques léguées par Cumont, qui fut le premier président de son Conseil d'Administration. Depuis 1997, notre maison romaine a entrepris une mise en valeur de ce précieux legs : correspondance scientifique, matériel photographique, carnets de voyages... La réputation acquise par Cumont comme spécialiste de l'étude des religions orientales dans l'Empire romain ne doit pas éclipser son activité d'homme de terrain. Les recherches qu'il a lui-même menées en Orient ne peuvent être dissociées de son œuvre d'érudit. Partisan de la méthode du corpus, Cumont avait à cœur de réunir des matériaux nouveaux. Persuadé que monuments figurés et textes doivent s'éclairer mutuellement, dans un constant mouvement de va-et-vient, Cumont a toujours associé les deux types de sources dans ses travaux. Ce fut déjà le cas dans les deux grands volumes de *Textes et monuments figurés relatifs aux mystères de Mithra* (1896-1899), qui firent la renommée du jeune docteur de Gand. Philologue classique de formation, Cumont a accordé toute son attention à l'épigraphie et à l'archéologie. Comme le montre sa correspondance, il était en contact avec les plus

grands représentants de l'archéologie européenne. Le tournant du XX^e s. voit l'épigraphie et l'archéologie se doter de méthodes de plus en plus exigeantes et appeler à elles des travailleurs. R. Étienne le rappelle dans son introduction. Il était donc légitime de s'interroger sur l'état de cette discipline dans l'Empire ottoman autour de 1900 et de replacer les voyages que fit Cumont dans ces contrées alors encore mal connues dans leur contexte géographique, politique, économique et scientifique. C'est en 1900, en effet, que Cumont, accompagné de son frère Eugène, entreprend un voyage d'exploration archéologique dans le Pont et la Petite Arménie, dont traite en détail Véronique Krings, dans le but de découvrir des vestiges qui pourraient éclairer ses travaux sur le culte de Mithra. Si la moisson ne fut pas très riche de ce côté-là, Cumont ramena de ses longues chevauchées à travers les plateaux d'Asie Mineure une grande quantité d'inscriptions grecques, qui font partie aujourd'hui de la collection d'épigraphie grecque des Musées royaux du Cinquantenaire. Corinne Bonnet montre quelle place le voyage a tenue dans la vie et l'œuvre de Cumont : en 1900, en Anatolie du Nord-Est, dans l'ancien royaume de Mithridate, en 1907, en Syrie, entre Antioche et la boucle de l'Euphrate, une sorte de pèlerinage, à cheval et textes en main, selon l'itinéraire emprunté, en 363, par Julien l'Apostat en route vers Ctésiphon, en 1920, Doura-Europos sur l'Euphrate, en 1934, à l'âge de 66 ans, à nouveau Doura-Europos, à l'appel de Hopkins et Rostovtzeff, lors de la découverte d'un mithraeum orné de peintures. Aux voyages archéologiques et aux missions de fouilles s'ajoutent des voyages que j'appellerais de compréhension humaine. Un exemple parmi d'autres : sa tournée de trois mois aux États-Unis, qui lui fit découvrir les grandes universités américaines. Les deux dernières décennies du XIX^e s. ont vu plusieurs savants européens, archéologues, historiens, géographes, numismates ou conservateurs de musée, emprunter les routes parsemées d'embûches de l'Empire ottoman sur les traces des Pitton de Tournefort, des Pococke et des Voguë avec l'ambition de constituer l'inventaire archéologique des régions du Proche et Moyen-Orient. Ces missions d'exploration, dont les motivations pouvaient être diverses, s'inscrivent dans une tradition qui remonte au XVI^e s, comme le montre L. Grailet. L'ancêtre le plus célèbre de ces voyageurs modernes est sans aucun doute l'humaniste flamand Augier Ghislain de Busbecq. Lors de son premier voyage dans l'Empire ottoman, en 1555, pour le compte de Ferdinand de Habsbourg, il fit une découverte extraordinaire à Ancyre : les *Res gestae* d'Auguste. Diplomatie et archéologie vont souvent de pair à cette époque. Au début du XIX^e s., Pascal Fourcade (1769-1813), qui n'est pas évoqué ici, avait déjà associé diplomatie et enquêtes archéologiques. Nommé consul général à Sinope en 1802, il explora la Paphlagonie au sud de Sinope, partie de l'Asie Mineure qui était *terra incognita* pour les Européens. En 1867, Charles Clermont-Ganneau (1846-1923) entre dans la double carrière de diplomate et d'archéologue orientaliste. Ève Gran-Aymerich retrace son itinéraire exceptionnel, qui se déroule durant une période décisive d'évolution et de transformations de l'archéologie et de la politique au Proche-Orient, où il fut l'initiateur de l'archéologie moderne. Dès 1882, il proposa la création en Syrie d'un centre d'études orientales selon le modèle des Écoles françaises d'Athènes, de Rome et du Caire. En 1920, il participa à la fondation du Service des antiquités de Syrie et de l'École biblique et archéologique de Jérusalem. Madeleine Trokay montre l'importance du mécénat comme promoteur des premières fouilles dans les sites de la Mésopotamie ancienne (1842-1855). Des personnages moins connus, militaires, diplomates, missionnaires ou simples voyageurs, contribuent aussi à la mise au jour de sites archéologiques. B. Remy expose quel fut l'apport des récits de voyage (1830-1899) à la connaissance des sites côtiers antiques du Pont-Euxin de Termé (Thémiskyra) à Trabzon (Trapézonte). Elpida Chairi retrace l'œuvre archéologique de l'armée d'Orient. Des ingénieurs chargés de l'installation du chemin de fer ont fait des fouilles. Le polytechnicien-archéologue Félix Sartiaux, ingénieur des Ponts et Chaussées, mena des fouilles à Phocée (1913, 1914 et 1920), une entreprise dont de nouveaux documents, étudiés par Antoine Hermay, permettent de mieux estimer l'importance. Le Grec de Smyrne Ioannès Misthos (1827-1895) et l'ingénieur français Paul Gaudin (1858-1921) ont contribué à l'enrichissement de grands musées européens, spécialement le Louvre (Sophie Picaut). Les universitaires prennent le

relais, non sans rencontrer des difficultés. Nicole Chevalier met en exergue les obstacles rencontrés par l'archéologie française dans l'Empire ottoman à la veille de la Première Guerre mondiale. Isabelle Tassignon souligne le rôle joué par les voyages d'exploration de membres de l'École française d'Athènes, où une section étrangère fut créée par un décret de 1900. P. Foucart, directeur de l'École de 1878 à 1890, va être le promoteur du mouvement d'intérêt des Français pour l'Asie Mineure. Plus tard, Salomon Reinach (1858-1932) jouera un rôle prépondérant dans les développements de l'archéologie classique en pays ottoman (H. Duchène). Robert Demangel, directeur de l'École française d'Athènes (1936-1950), fut présent à Constantinople, auprès du Corps d'Occupation, comme conseiller scientifique et agent de liaison (1922-1924). Sandrine Leroutré retrace son action. La compétition entre les grands États européens, qui s'affronteront bientôt en une lutte armée sans merci, est réelle : Français, Anglais et Allemands rivalisent pour être les premiers. L'apport allemand à l'étude de l'archéologie biblique est illustré par la création, au début du XX^e s., du *Deutscher Pölestina-Verein*, dans le but de mener des fouilles dans les grands sites de l'Ancien Testament (Taannek, Megiddo, Jéricho, Shechem). Lorenzo Nigro retrace la contribution de cet organisme, subsidié par l'État prussien. Les bénéficiaires que les musées occidentaux ont retirés de ces expéditions furent réels grâce à l'action des mécènes et des collectionneurs. Éric Gubel le montre à propos des Musées royaux d'Art et d'Histoire, dont la section « antiquité » fut enrichie par maints « dons d'un anonyme », en réalité Franz Cumont lui-même, conservateur entre 1898 et 1912. Marie-Cécile Bruwier décrit comment les collections d'antiquités méditerranéennes du Musée royal de Mariemont, constituées par le riche industriel belge Raoul Warocqué (1870-1917), ont bénéficié des conseils et des avis de Franz Cumont, ami intime du collectionneur. Pour le domaine égyptien, Cumont avait des contacts avec Jean Capart (1877-1947), nommé en 1900 conservateur de la section égyptienne des Musées royaux d'Art et d'Histoire, dont il devint, en 1925, le conservateur en chef. Franz Cumont apparaît ici dans un triple rôle de savant, conseiller-expert et mécène. Les musées royaux de Berlin accueillent les trésors des trouvailles de Pergame, qui furent présentées dès novembre 1879 dans le cadre du *Altes Museum* (Klaus Nohlen). Dans ses conclusions, J.-M. Pailler porte un regard extérieur en soulignant l'importance capitale prise aujourd'hui par l'*historiographie de l'archéologie* et l'intérêt de donner une *dimension comparative* à ce travail collectif qui est à faire. Il insiste sur les notions importantes qui émergent du colloque : archives, Internet, chemins de fer, politique et réseaux. Le volume, très soigné, est pourvu d'un jeu de planches et de deux index (noms de personnes et index général). Au delà des noms et des dates, le volume fait découvrir l'esprit d'une époque, dont Franz Cumont fut certainement une des figures emblématiques.- Br. ROCHETTE.

J.-L. HUOT, *Une archéologie des peuples du Proche-Orient. Tome I. Des premiers villageois aux peuples des cités-États (X^e-III^e millénaire av. J.-C.). Tome II. Des hommes des Palais aux sujets de premiers empires (II^e-I^{er} millénaire av. J.-C.).* (Civilisations et cultures), France, Éditions Errance, 2004, 18 x 25, 249 p. + 251 p., br. EUR 28 et EUR 27, ISBN 2-8772-267-8 et 2-8772-268-6.

Articulée en deux volumes, cette synthèse, aux qualités pédagogiques remarquables, couvre donc l'ensemble du Proche-Orient ancien, de la période néolithique à l'empire achéménide, c'est-à-dire au seuil de l'hellénisation. La formation de son auteur fait que la documentation archéologique en constitue la base documentaire nettement dominante, ce qui s'impose pour l'arc chronologique couvert par le tome I, mais constitue une limite plus sensible pour le tome II. Cela dit, pour les historiens, connaître de manière aussi approfondie et minutieuse les données archéologiques représente un atout considérable. J.-L. Huot, dont les compétences et les qualités d'exposition n'ont besoin d'aucune présentation, ne laisse de côté aucun aspect signi-

ficatif de la problématique : les paysages, les ressources, les habitats, les techniques et les arts, les coutumes funéraires, les échanges, les dynamiques régionales, l'organisation socio-politique, le tout en introduisant les différenciations indispensables au sein d'un espace aussi vaste que le Proche-Orient qui comprend la Mésopotamie, la Syrie, l'Anatolie, l'Iran, les pays du Golfe, etc. — Dans le premier tome, après la présentation de l'apparition des premiers villages, entre les X^e et VI^e millénaires, et de l'âge des chefferies, aux V^e et IV^e millénaires, il analyse le phénomène crucial de l'urbanisation, entre 3500 et 2700 av. J.-C., donc le passage de la préhistoire à l'histoire, la naissance de villes et de réseaux territoriaux, donc aussi le début de la conflictualité et de la concurrence. Le quatrième chapitre fait le point, région par région et secteur par secteur, des transformations issues de l'urbanisation, avec notamment le passage de la cité-état à l'état territorial, entre 2700 et 2000 av. J.-C., au terme d'un III^e millénaire décidément important pour l'histoire de l'humanité. Il n'y a pas de véritable rupture, sinon conventionnelle, entre le III^e et le II^e millénaire, mais cette pause permet de mesurer le chemin parcouru et l'accélération subie par l'histoire des groupes humains, notamment sur le plan de la maîtrise de l'environnement et de la prise de conscience du temps historique. — Le second tome envisage deux périodes, celle des palais, à savoir le Bronze moyen et récent, de 2000 à 1200 av. J.-C. environ, qui se termine par l'invasion des Peuples de la Mer, puis le I^{er} millénaire qui, une fois la « reconstruction » portée à terme, voit émerger des formations politiques nouvelles, comme Israël ou les états araméens et néo-hittites. En neuf parties, l'A. croise les approches géo-politiques et chronologiques et souligne l'affirmation des grands empires : néo-assyrien, néo-babylonien et perse. Empires à vocation universelle sur les dépouilles desquels Alexandre bâtera l'empire gréco-macédonien et oriental, héritier à bien des égards de l'expérience achéménide, comme l'ont bien montré, entre autres, les travaux de Pierre Briant. — Il est impossible de rendre compte ici des infinies nuances d'un discours archéologique et historique en même temps. La qualité et la précision de l'information, le découpage propédeutique, la richesse de l'illustration – photos, plans, cartes –, la présence d'un index et d'une riche bibliographie font de ces deux tomes un instrument de travail incontournable pour les enseignants et les étudiants universitaires, ainsi qu'une excellente initiation pour le public cultivé. L'orientalisme est une discipline dynamique, en constante évolution en raison notamment des innombrables chantiers de fouilles disséminés en Orient, pourvoyeurs de données archéologiques et de textes, mais on dispose dans les deux volumes de J.-L. Huot d'une mise au point, parfaitement à jour, de nos connaissances actuelles sur le plan archéologique. La synthèse de Marc van de Mieroop (*A History of the Ancient Near East ca. 3000-323 BC*, Oxford, 2004) sur le même sujet pourra donner une idée utile de l'apport spécifique des textes, tandis que la synthèse de Mario Liverani (*Antico Oriente*, Rome - Bari, 2002) reste, à mon sens, la synthèse la plus riche au niveau de la problématique et de la sensibilité historiographique à l'égard de tous les types de sources. On signalera enfin à l'intention des lecteurs que, très logiquement, la civilisation égyptienne n'est pas directement comprise dans le discours. – Corinne BONNET.

Margherita CATUCCI, Lorena JANELLI & Lucia SANESI MASTROCINQUE, *Il deposito votivo dall'Acropoli di Cuma* (Archaeologica, 138), Roma, G. Bretschneider Editore, 2002, 22 x 30, 124 p. + XXVIII pl., br., ISBN 88-7689-202-8.

Très bien édité et fruit d'une étude sérieuse menée par trois spécialistes, ce livre sur *Le dépôt votif de l'Acropole de Cumès* pose plus de questions qu'il n'en résout. Ce n'est pas la faute des auteurs, mais celle des découvreurs et des voleurs qui ont peu à peu privé le fonds de ses plus belles pièces. En effet, les fouilles réalisées en 1911 dans les soubassements de l'acropole ont dégagé un nombre considérable de terres cuites dont le rapporteur officiel ne dressa qu'un sommaire en classant les objets par catégories : pieds et mains humains, têtes de taille réelle, fragments de masques avec

des reliefs, têtes féminines ornées, statuettes principalement féminines avec le seul avant-corps façonné, nues ou vêtues de chiton et du bonnet phrygien, phallus avec appendices génitaux, yeux, seins, etc. et quelques pièces de bronze. Le nombre de ces pièces était si considérable qu'on ne put en dresser l'inventaire dès leur découverte, et même cet inventaire partiel a disparu. — On conserva d'abord ces objets près des fouilles. Leur richesse attira malheureusement les voleurs et l'on ne put que constater la disparition des plus belles pièces. La création d'un parc archéologique en 1927 ne mit pas fin aux disparitions. On regroupa alors ce qui restait dans un musée d'origine allemande, mais des déplacements inconsidérés créèrent des confusions. Un inventaire fut dressé, qui disparut à son tour durant la guerre de 1940. Après 1945, on regroupa ce qu'on put retrouver, mais dans un désordre certain, tant les pistes avaient été brouillées. Les terres cuites s'étaient dans le temps depuis l'époque archaïque jusqu'à la République. Il semble bien qu'on ait mélangé des trouvailles provenant de plusieurs sites dont l'un était dédié à Héra et un autre à Apollon. Les pièces semblent dater du IV^e au II^e s. av. J.-C. Il reste deux cent vingt-six pièces dont cent quatre-vingt-douze demeurent à Cumes et trente-deux au Musée de Naples. Les pièces actuelles ont l'air de provenir d'une fosse construite à cet usage, mais sans autre certitude. Ces ex-voto ont été fabriqués avec des moules. Beaucoup font penser à une divinité féminine aux pouvoirs sexuels et féconds, de même qu'à une autre divinité aux pouvoirs guérisseurs. On songe aussi à un culte de passage dont Artémis serait la patronne avec ses pouvoirs sauveurs et guérisseurs ; elle est souvent associée à Apollon et à Asclépios, et on l'invoque spécialement au moment délicat de l'accouchement. L'existence d'un bassin sur les lieux fait songer à des eaux médicinales, d'autant plus qu'au II^e s. av. J.-C., on introduisit sur le site le culte d'Asclépios, dieu guérisseur par excellence. Beaucoup de questions restent ouvertes et auraient pu recevoir un début de réponse si les rapports des découvreurs avaient été bien faits et complets, avec les pièces soigneusement répertoriées et étiquetées... et sans les nombreux vols qui amènent à se poser des questions. — B. CLAROT, s.j.

Lisa C. PIERACCINI, *Around the Hearth. Caeretan Cylinder - Stamped Braziers* (Studia Archeologica, 120), Roma, « L'Erma » di Bretschneider, 2003, 18 x 25, 256 p., br., ISBN 88-8265-224-6.

Ce livre, la version remaniée de la thèse de doctorat de L. C. Pieraccini, rassemble trois cent cinquante braseros en impasto rouge, décorés à la roulette, provenant, pour la plupart, de la région de Cerveteri et datant d'une période d'un siècle environ (fin du VII^e-fin du VI^e s. av. J.-C.). La préface, par F. R. Serra Ridgway (en anglais et italien), fait l'état de la question. Après une introduction très brève, l'A. présente le catalogue, qui forme la première partie du livre. La production céramique est ordonnée suivant des principes iconographiques : décoration animalière simple et complexe, scènes de chasse, mythes grecs (très peu de scènes), scènes de courses de chars et des cavaliers, scènes rituelles, chasse des félins, motifs végétaux. La production des ateliers mineurs est présentée en ordre géographique et chronologique. — La deuxième partie présente l'analyse de la forme, de la technique céramique employée, de la fonction de l'objet et de son iconographie. Selon l'A., le brasero est un poêle profond, un foyer portable, où l'on peut mettre du feu pour des raisons variées. Dans le rituel, le brasero fonctionne lors du banquet funéraire, mais est aussi destiné à servir le mort à perpétuité. D'autres raisons pratiques (désoxygénation de la tombe) ont aussi été considérées. Cette partie de l'étude a été présentée aussi lors du colloque du British Museum, *The Etruscans Now*, en décembre 2002. Le chapitre suivant passe en revue (avec un ton un peu scolaire), la documentation sur la technique de la décoration à la roulette. L'A. soutient la thèse selon laquelle les gens de Caere ont appris la technique des Corinthiens. On ne manquera pas de noter que les connaissances de l'A. sur les ateliers de céramique en relief de la Grèce et de l'Asie Mineure sont très limitées : aucune référence n'est faite aux multiples et sérieux travaux de E. Semantoni-Bournia, couvrant l'ensemble du monde égéen, ni même à

l'atelier plus récemment révélé de Thasos. L'analyse iconographique, qui vient ensuite, établit la comparaison indispensable avec les autres produits de Caere (vases étrusco-corinthiens et de bucchero, etc.) et examine de manière très sommaire les principaux caractères des scènes sur les braseros : monstres, animaux, chasseurs, cavaliers, biges. Quelques généralisations me paraissent tout à fait hors de propos : à la p. 193, l'A. suggère que les Peintres du Groupe Pontique travaillaient à Caere (avec référence à L. HANNESTAD, *The Followers of the Paris Painter*, Copenhague, 1976, qui néanmoins propose une origine vulcienne), parce que sont représentés trois mythes que l'on retrouve sur les braseros, à savoir l'embuscade d'Achille à Troïlos, la visite d'Héraclès chez Pholos et le combat entre Tityos, Apollon et Artémis. Faut-il rappeler que le premier motif se trouve sur plusieurs vases du groupe cérétain de « La Tolfa » (présentés dans un article de K. SCHAUENBURG dans *JDAI* 85 [1970]), contre un seulement chez les Peintres du Groupe Pontique ? Ou bien que le motif d'Héraclès chez Pholos apparaît aussi sur une amphore d'Orvieto ? Même pour une présentation si brève, il est toujours besoin de se référer au grand recueil de la mythologie classique, le *LIMC*. — Malgré ces faiblesses, l'étude de Pieraccini traite de manière satisfaisante ce matériel autrefois dispersé. L'A. a réussi à en dégager les traits importants. Par ce qui est de la documentation, les dessins et les photos des braseros dans le texte du catalogue et les quelques photos en planches sont de très bonne qualité. — D. PALÉOTHODOROS.

Annamaria COMELLA, *Il santuario di Punta della Vipera. Santa Marinella, comune di Civitavecchia. I. I materiali votivi* (Archaeologica, 131), Roma, G. Bretschneider Editore, 2001, 22.5 x 30.5, 155 p., br., ISBN 88-7689-208-7.

Dans ce volume, le treizième de la série des publications de *Stipe Votive in Italia*, A. Comella présente le matériel votif, assez médiocre en soi et relativement peu nombreux, provenant du sanctuaire de Minerva à Punta della Vipera (Santa Marinella), dans la commune de Civitavecchia. Le sanctuaire, situé près du site important de La Castellina, dans la territoire cérétain, a été fouillé entre 1964 et 1967. Une courte introduction, sur l'historique des fouilles et des publications, est suivie du catalogue, qui traite des têtes votives, des bustes et têtes féminines de taille réduite, des statues et statuettes, des figurines d'animaux, des ex-voto anatomiques, des pesons, ainsi que de quelques catégories mineures de matériel votif, dont notamment une lamelle de plomb de l'archaïsme tardif avec une inscription étrusque (comportant quatre-vingts lettres) et un scarabée archaïque représentant un athlète courant. — La deuxième partie offre l'indispensable et très féconde discussion de la topographie et de l'histoire du sanctuaire. L'élément de base du sanctuaire primitif était un temple de dimensions moyennes, construit entre 540 et 520 av. J.-C., sur le plan toscan. Cette phase, qui est représentée par un antéfixe féminin et des fragments de vases attiques à figures noires, fut suivie par la reconstruction du temple, apparemment après la destruction par Denys de Syracuse en 384 av. J.-C. Une ultime restructuration du sanctuaire aurait eu lieu après la fondation par les Romains de *Castrum Novum* en 264. Cette période marque l'apogée du culte de Minerva dans ce lieu, renouvelé par l'afflux de fidèles d'origine latine. On note en particulier l'existence d'un *bothros* et les restes d'un autel, appartenant respectivement au sanctuaire archaïque et au temple du IV^e s. Quant au culte, on se doit de signaler sa longévité, due sans doute aux qualités sanitaires de la déesse, comme le démontre l'existence des ex-voto anatomiques. Toutefois, la présence de pesons témoigne aussi de la qualité de protectrice des artisans qu'exerçait Minerva, selon une longue tradition. De plus, la présence d'un *sors* (disque en plomb inscrit) démontre le caractère oraculaire du culte, du moins au V^e s. — A. Comella est une spécialiste des ex-voto italiens. La présentation est lucide, la discussion des pièces, de leur typologie et des parallèles très savante, le plan de travail très clair et la qualité des illustrations excellente. On regrette l'absence d'un ap-

pendice sur les deux inscriptions les plus spectaculaires provenant du site, la lamelle et le *sors* en plomb. – D. PALÉOTHODOROS.

Concetta MASSERIA (éd.), *10 anni di archeologia a Cortona* (Archaeologica, 129 / Archaeologia Perusina, 15), Roma, Giorgio Bretschneider, 2001, 22 x 30, XVII + 270 p., 34 pl., br., ISBN 88-7689-161-7.

Ce volume réunit une série d'études sur l'archéologie de la ville étrusque de Cortona, en publiant les résultats des fouilles et des recherches entreprises par l'Université de Pérouse. Dépourvu d'une introduction générale sur l'archéologie et l'histoire étrusque et romaine de Cortona, le volume est destiné uniquement aux spécialistes de l'archéologie de la région. — Le livre est divisé en six parties, traitant notamment des fouilles dans le tissu urbain, des fouilles entreprises par la surintendance Archéologique, des recherches sur l'approvisionnement de la ville en eau, sur le monument dit *Tanella di Pitagora*, sur la villa romaine d'Ossaia et les travaux de muséologie entrepris dans le Musée de la cité étrusque et romaine. La première partie fait une présentation assez sommaire les chantiers des fouilles effectués dans différentes parties de la commune de Cortona, ayant mis en lumière une hutte villanovienne, un édifice de thermes à décoration de mosaïques, la porte « Ghibelline » et la muraille de la ville (le récit le plus détaillé), ainsi qu'une fouille de sauvetage à Camuccia. Pour le reste, on notera en particulier la présentation préliminaire des trouvailles de la zone « Vivai-Il Giardino » à Camuccia, où ont été apparemment retrouvés des bâtiments religieux du II^e / I^{er} s. av. J.-C., décorés de terres cuites architecturales, l'étude très complète du monument de Pythagore, dont l'historique de la recherche remonte au XVI^e s., ainsi que la présentation de la villa d'Ossaia (avec une mise au point sur le territoire de Cortona à l'époque romaine, l'analyse des restes architectoniques et l'inventaire des nombreuses trouvailles effectuées dans la villa). – D. PALÉOTHODOROS.

P. PENSABENE, *Le terrecotte del Museo nazionale romano. II. Materiali dai depositi votivi di Palestrina : Collezioni « Kircheriana » e « Palestrina »* (Studia Archeologica, 112), Roma, « L'Erma » di Bretschneider, 2001, 17.5 x 25, 449 p. + 127 pl., rel., ISBN 88-8265-164-9.

Le deuxième volume sur la collection des terres cuites du Musée National Romain présente le matériel des dépôts votifs de Palestrina, partagé entre trois collections : celle de l'ancien Musée Kircher, celle dite « Palestrina », et, en appendice, les terres cuites de Palestrina conservées au Musée de la Villa Giulia. Pensabene trace d'abord l'histoire de la formation de la collection. Le deuxième chapitre donne un aperçu des cultes de Palestrina, du VI^e au III^e s. av. J.-C., en se fondant notamment sur des travaux récents. Le chapitre suivant examine les *stipes votivae* de Palestrina-Praeneste, dans leur rapport avec les cultes de la ville : à côté d'Hercule et de Fortune, Pensabene pense qu'une troisième divinité importante, féminine, abritée dans un sanctuaire non identifié, près de l'église de Santa Lucia, avait une importance tout à fait particulière dans la ville. De plus, l'étude des têtes votives révèle le succès des divinités populaires, comme Hercule, au V^e et IV^e s., période où la ville se trouve en contact assez étroit avec l'Étrurie et la Campanie et où s'affirme la classe moyenne, au détriment des élites pro-romaines. Fortune ne devient vraiment importante qu'au III^e s., quand la suprématie de Rome sur Palestrina est bien établie. Les chapitres 4 à 7 présentent de manière détaillée chaque type d'offrande votive et son évolution typologique à Palestrina et dans le monde italique en général : les têtes et les éléments du décor architectural, les statues et les statuettes, les votifs anatomiques et les figurines

d'animaux. Le chapitre 8 est consacré aux rares terres cuites d'origine funéraire. La deuxième partie de l'étude présente le catalogue des trois collections. Les abondantes illustrations sont de taille réduite, mais d'assez bonne qualité. En somme, il s'agit d'un ouvrage de très haute tenue, qui dépasse le cadre d'un simple catalogue de Musée. Toutefois, on remarque avec regret l'intrusion d'un nombre élevé d'erreurs : à la p. 17, on parle de 298 pièces de la coll. Kircheriana, alors que le catalogue n'en contient que 289 ; p. 21 : pour « *e a a Falerii* », lire « *e a Falerii* » ; à la p. 41 : on parle de 382 pièces de la coll. Palestrina, alors que dans le catalogue en sont énumérées 368 ; p. 69 : pour « *pet l'origine* », lire « *per l'origine* » ; p. 88 : pour « *schemi icografici* », lire « *schemi iconografici* » ; p. 105, n. 35 : lire CHAMPEAUX 1982 (comme dans la n. 34) au lieu de CHAMPEAUX 1882. Si ces fautes ne nuisent finalement pas à la compréhension du texte, il en va autrement des références bibliographiques (p. 23-38) : la date utilisé dans le type abrégé ne correspond pas toujours à celle du titre complet. Ainsi, à la p. 23, Alföldi 1957 se réfère à une étude de 1952 ; à la p. 27, Cristofani 1982 se réfère à un article paru dans *Prospettiva* 29, (1980) ; à la p. 26, Colonna 1990 et suivi par Colonna 1984, 1987 et 1994 ; à la p. 28, le nom de DE LAET - DESITERRE est le seul à être suivi de la date entre parenthèses (1969).

D. PALÉOTHODOROS.

W. L. MACDONALD, *The Pantheon. Design, Meaning and Progeny*, Cambridge (Mass.) - London, Harvard University Press, 2003, 15 x 24.5, 160 p., br. £ 11.95, ISBN 0-674-01019-1.

Le succès durable de la présente synthèse, parue initialement en 1976, a incité les Presses d'Harvard à en décider la réimpression, sans aucun changement, ni complément. Si la placée éminente qu'occupe le Panthéon dans l'histoire de l'architecture explique en partie ce succès d'édition, ce dernier doit aussi beaucoup au style clair et didactique de MacDonald. À l'aide de phrases courtes, et sans digressions superflues, l'A. excelle à décrire le bâtiment et les problématiques qui y sont liées. Dans le cas de cet édifice hors du commun, il y avait en outre un réel défi à savoir traduire par des mots les impressions visuelles, telles que les jeux de lumière et l'harmonie des proportions, qui s'imposent au spectateur. — Pour rappel, l'ouvrage est structuré en cinq chapitres. (1) En guise d'introduction, l'A. résume les principales données assurées de l'histoire du Panthéon (*In the Temple of the Whole World*, p. 11-26) : l'existence d'un temple antérieur, érigé vers 25 av. J.-C. par Agrippa, et dont la dédicace fut réutilisée dans le fronton du nouveau bâtiment, le rôle d'Hadrien dans la conception, voire l'esthétique, du nouvel édifice (même si MacDonald attribue la construction proprement dite à un architecte professionnel, resté anonyme), la dédicace du temple, probablement survenue vers 126-128, sa réaffectation vers 609 en église (*Sancta Maria ad Martyres*) – conversion qui devait assurer sa pérennité –, et les avatars successifs de son histoire médiévale et moderne. (2) *The Building Proper* (p. 27-43) offre une description architecturale minutieuse de l'édifice, le mieux conservé de toutes les constructions romaines, et de son implantation au sein du Champ de Mars. (3) *Background and Principles of Design* (p. 44-75) s'attache aux sources d'inspiration de l'architecte et, dans cette perspective, livre une réflexion synthétique sur l'évolution de la forme circulaire dans l'architecture monumentale antique, à l'origine circonscrite aux édifices sacrés et aux tombes. (4) *The Problem of Meaning* (p. 76-93) considère plusieurs questions controversées : la dédicace (il est possible que l'idée de Panthéon soit d'Auguste), les composantes symboliques de l'édifice et ses probables connotations cosmologiques. (5) Enfin, *The Most Celebrated Edifice* (p. 94-132) retrace l'influence exercée au fil des siècles par le Panthéon, depuis les temps romains et paléochrétiens jusqu'aux églises néo-classiques, en passant par les villas de Palladio et les réalisations de Legeay et de Boullée. — Modeste par la taille, très richement illustré (154 figures, toutes en noir et blanc ; certaines d'entre elles ont cependant un peu vieilli), l'ouvrage de MacDonald demeure un classique utile et stimulant, à travers lequel l'A. défend l'originalité, souvent déniée, de l'architecture romaine. S'il

convient de garder à l'esprit – comme le rappelle J. Pinto dans la préface de la présente édition – que cet ouvrage reflète l'état des connaissances de 1976, et que, depuis lors, plusieurs contributions importantes ont paru sur le Panthéon, on se réjouira de savoir ce volume à nouveau accessible, et ce à un prix assez abordable.

François DE VRIENDT.

J. M. PADGETT (éd.), *Roman Sculpture in The Art Museum, Princeton University*, Princeton, University Press, 2001, 22 x 28, XXIX + 426 p., br. £ 29.95, ISBN 0-943012-34-1.

Édité par J. Michael Padgett, ce catalogue érudit comprend au total cent soixante-trois notices rédigées par seize auteurs éminents, parmi lesquels Michaela Fuchs, Hugo Myer, Robert Wenning, Michal Gawlikowski, Christopher Moss et John Pollini, ainsi qu'un grand nombre d'anciens étudiants du Département d'Art et d'Archéologie de l'Université de Princeton. Illustrées par plus de quatre cents photos d'une qualité exceptionnelle, les notices approfondies sont en outre complétées par trois propos introductifs, par une riche bibliographie ainsi que par d'utiles notes de bas de page. Deux cartes (l'empire romain et la Syrie romaine), un plan topographique (l'Antioche ancienne), un tableau des empereurs romains et d'autres planches didactiques éclairent utilement la compréhension du texte, tandis que de riches tableaux de concordances, accompagnés d'un index complet, facilitent la consultation du catalogue. — Dans l'avant-propos, l'éditeur explique les choix qui ont présidé à la sélection des pièces pour le catalogue. Bien qu'un grand nombre de sculptures analysées comportent des inscriptions et/ou un décor architectural, les pièces conservant uniquement une inscription ou un décor architectural ont été exclues du catalogue. D'autre part, le catalogue comprend des sculptures romaines inspirées d'originaux grecs, dans la mesure où les sculptures idéalisées de l'époque romaine ne sont plus considérées comme constituant toujours des copies ou des variantes de prototypes grecs. Omises du catalogue des sculptures grecques préparé par B. Ridgway *et al.*, *Greek Sculpture in The Art Museum, Princeton University* (Princeton, 1994) ou bien acquises depuis sa publication, trois sculptures grecques (un relief documentaire attique et deux portraits) sont également traitées en annexe. Les faux modernes et les *dubitanda* sont à juste titre exclu du catalogue, tout comme les pièces façonnées en calcédoine, ivoire, os ou ambre, les terres cuites et les petits bronzes. En dehors de trois portraits en bronze et d'une pièce fragmentaire en plâtre provenant d'Antioche, le reste des sculptures cataloguées sont en pierre (surtout marbre blanc, mais aussi marbres jaunes et gris, basalte, calcaire et une pièce en chaux). Deux sculptures étrusques (une tête de lion en pierre volcanique et une urne cinéraire en albâtre figurant le char de Pélops) sont insérées dans le catalogue en tant que prédécesseurs italiens de la sculpture romaine. Les sculptures chypriotes seront d'autre part traitées dans un volume à part (*Corpus of Cypriote Antiquities*) tandis que celles de l'époque byzantine ancienne ont été publiées dans le catalogue de l'exposition *Byzantium at Princeton: Byzantine Art and Archaeology at Princeton University*, édité par Slobodan Curcic et Archer St. Clair (Princeton, 1986). — Le catalogue est divisé en neuf sections, traitant d'une part des catégories typologiques différentes de sculptures comme les portraits (20 entrées), les divinités, les types idéalisés et les animaux (20 entrées, dont la plupart sont des statues en ronde bosse) ainsi que les sarcophages (8 entrées), et d'autre part des groupes régionaux/culturels comme la sculpture peu commune en basalte de la région d'Hauran du Sud de la Syrie (16 entrées), les reliefs funéraires en calcaire de Palmyre (9 entrées) et la sculpture étrusque (2 entrées). La cohérence du classement est toutefois perturbée par deux sections consacrées à Antioche, à savoir la sculpture d'Antioche (59 entrées) et les stèles funéraires d'Antioche (26 entrées), qui constituent par ailleurs les parties les plus étendues du catalogue. Très fragmentaires, les œuvres présentées ici sont en grande partie issues des fouilles de l'Université de Princeton à Antioche (1932-1939) et trouvent ainsi leur premier catalogage complet. — Chaque entrée du catalogue commence par un descriptif donnant la datation (le plus souvent

relative : pour le matériel impérial, l'empereur en règne et l'espace chronologique sont mentionnés), la provenance, le matériau, les dimensions ainsi que certaines informations sur l'acquisition de l'objet par le musée universitaire de Princeton. Après une indication détaillée sur l'état de conservation de chaque œuvre, vient une discussion consacrée à la forme, la technique et l'iconographie, avec, le cas échéant, des éléments concernant le contexte original de découverte et la fouille. De nouvelles interprétations sur des œuvres publiées ailleurs sont également présentées. En ce qui concerne le matériau, les auteurs sont souvent particulièrement prudents à le décrire au lieu de deviner simplement son origine. Dans un cas (n° 2 du catalogue), une analyse du ratio isotopique stable a été même effectuée. Chaque notice est en outre richement illustrée (de une à sept photos en noir et blanc ; douze pièces ont mérité en outre une photographie en couleur). — En complément, trois brefs essais visent à éclairer le contexte archéologique des groupes géographiques distincts de sculptures. Accompagné d'une carte et d'un plan topographique, l'article de T. Najbjerg sur l'Antioche sur l'Orontès est le plus étendu, comprenant deux sections séparées sur l'évolution historique de la cité et les fouilles de l'Université de Princeton effectuées dans les années 1932-1939. Il donne également une liste utile de références bibliographiques. Cet article est cependant dépourvu d'une présentation plus générale de la sculpture à Antioche, qui constitue un groupe bien distinct dans la sculpture romaine. L'essai de R. G. A. Weir sur les stèles funéraires d'Antioche offre d'autre part une analyse approfondie (complétée par trois tableaux) sur la forme et l'iconographie des ces pièces et spécialement sur leurs inscriptions. On apprend donc que la collection de Princeton constitue un échantillon représentatif des stèles funéraires d'Antioche connues à ce jour. L'article de R. Wenning se focalise par ailleurs sur les origines des sculptures provenant d'Hauran (surtout de Seeia, site fouillé dans les années 1904-1905 et en 1909 par Howard Crosby Butler, sous mandat de l'Université de Princeton) qui sont conservées à Princeton, mais il donne peu d'informations sur la région elle-même. — Il n'y a pas de « trésors » dans cette collection. Il existe cependant certaines pièces de haute qualité, comme une tête en bronze de l'époque de Trajan figurant une femme âgée et coiffée d'un filet (n° 9), une statue-portrait féminine de la même époque (n° 8) ainsi qu'un portrait de l'époque d'Hadrien représentant un prêtre du culte impérial coiffé d'une couronne élaborée (n° 13). Je voudrais en dernier lieu attirer l'attention sur les sculptures retravaillées de la collection de Princeton, qui présentent un intérêt particulier du point de vue didactique. Il s'agit notamment d'un portrait féminin en marbre de l'époque de Tibère, retaillé à partir d'une tête plus ancienne (n° 3), d'une tête masculine flavienne retravaillée à partir d'un chapiteau d'ante (n° 6) ainsi que d'une deuxième tête-portrait flavienne remaniée à partir d'un portrait de Néron à la suite de sa *damnatio memoriae* (n° 5). — Eurydice LEKA.

Nathalie DE CHAISEMARTIN, *Rome. Paysage urbain et idéologie. Des Scipions à Hadrien* (II^e s. av. J.-C. - II^e s. ap. J.-C.), Paris, Armand Colin, 2003, 16 x 24, 270 p., br. EUR 23.00, ISBN 2-200-26384-8.

Le but de l'ouvrage est de faire connaître les dernières recherches sur le paysage urbain et architectural de Rome. Ce qui est nouveau, c'est qu'il nous apprend à mieux cerner le rôle des monuments publics dans la vie collective ainsi que leurs motivations. Ils sont les témoins de la naissance « d'une nouvelle communauté (κοινὴ) qui s'étend bien au-delà de la Méditerranée hellénistique ». Le génie romain a utilisé l'image pour faire passer une certaine vision du monde. L'édifice, le *monumentum* (de *monere*) est porteur de sens. L'ouvrage veut guider le lecteur « à travers les parcours analytiques des chercheurs » et leur lecture interprétative des monuments de Rome. Près de soixante illustrations, cartes et plans, et des documents nouveaux agrémentent ce panorama des recherches inédites de la Rome antique. Une lecture intéressante qui fera porter un autre regard sur des monuments que l'on croit sans doute connaître, mais qu'il nous sera permis de redécouvrir avec plaisir et étonnement.

M. HAVELANGE.

AUTRES OUVRAGES REÇUS

Dictionnaire des homonymes (Expression), Paris, Larousse, 2001, 15.5 x 23.5, 312 p., rel. FRF 135, ISBN 2-03-532024-0.

Les « faux amis » de notre langue nous déroutent et peuvent jouer de vilains tours aux amateurs de dictées et plus fondamentalement à ceux et celles qui prennent la peine d'étudier la langue française. Ce dictionnaire des homonymes se veut ludique, permettant de déjouer les pièges de la langue ; il est pédagogique, grâce à la courte phrase ou la définition qui aide à marquer la différence entre un mot et son homonyme ; il est enfin pratique par sa présentation en pages-tableaux suivies d'un index. Chaque page comprend quatre colonnes : une liste de mots, la catégorie grammaticale, l'illustration du sens du mot et les homonymes avec leur prononciation, leur catégorie grammaticale et leur sens. Les homonymes, dans ce dictionnaire, recouvrent les homophones, les homographes hétérophones et les homophones homographes. On aura compris que prononciation, écriture et sens sont mis en cause. L'utilisation s'avère facile et agréable. La curiosité est sans cesse éveillée et ne peut qu'enrichir notre connaissance de la langue française. – M. HAVELANGE.

A. ROCCHETTI, D. COSTINEANU et A. VUILLEMIN (éd.), *La Littérature contre la dictature en et hors de Roumanie* (1947-1989), Timisoara (Roumanie), Editura Hestia, 16.5 x 23.5, 233 p., br., ISBN 973-9420-20-6.

Quelle que soit l'ancienneté relative des textes réunis ici (1986 à 1991), cet ensemble mérite l'intérêt de tous ceux qui s'intéressent à la vie culturelle, sociale et politique récente en Roumanie. Divisé en huit sections (« La Situation de la littérature », « La Condition des écrivains », « La Création poétique », « Le Couple dictatorial », « Les Dissidences esthétiques », « La Censure défiée » et « Le Témoignage des exilés »), ce recueil est une mine d'informations et un véritable forum où des consciences vives, libres ou libérées, s'expriment. Rien n'y est insignifiant, même si, à nos yeux, quelques contributions ont davantage retenu l'attention. Nous nous sommes arrêté notamment au travail de Dragomir Costineanu sur « Le fantastique face à la dictature » (p. 25-44), qui souligne, par exemple, certains aspects significatifs de la production de Mircea Eliade. Nous avons lu aussi avec grand intérêt divers témoignages : « Les conséquences de l'offensive du totalitarisme sur la création littéraire », de Vasile C. Ionita, chronique d'une parole de plus en plus contrainte ; Georges Carpat Focke, « Les intellectuels et le civisme après le naufrage du totalitarisme », qui souligne les difficultés de sortir des structures de l'ancien ordre établi ; et celui, particulièrement poignant, d'Ileana Malanciu, « L'image de la colonie pénitentiaire dans la littérature roumaine ». La médiocre qualité du papier et les nombreuses fautes de typographie de ce livre produit en Roumanie témoignent, elles aussi, des conditions d'une vie intellectuelle, universitaire et culturelle renaissante, en manque de moyens pour instaurer une libre rigueur. – J.-Cl. POLET.

Florence DE MÈREDIEU, *Histoire matérielle et immatérielle de l'art moderne* (In extenso), Paris, Larousse, 2004, 14 x 21, 776 p., br. EUR 29,59, ISBN 2-03-505451-7.

L'ancienne édition, parue en 1994, a été entièrement revue et surtout augmentée de trois nouveaux chapitres : « Habiter l'image », « Anges, robots et corps de chair », « Les procédures, les rituels et les jeux ». Ce remarquable instrument de référence de l'histoire de l'art au XX^e s. s'avère indispensable pour qui veut comprendre le monde artistique du siècle passé, mais avec le point de vue de l'A. Celle-ci met en avant les

matériaux employés – du matériel à l'immatériel entre transparence et opacité, pesanteur et apesanteur, formel et informel, naturel et artificiel. La panoplie de matériaux qui s'avère très riche est présentée et expliquée : papiers collés, racines, éponges, hautes pâtes, terres, pierres et masses d'eau, sang suint, miel, graisse, compressions d'automobiles ; des noms connus apparaissent, comme Braque, Picasso, Chassac, Klein, Dubuffet, César ainsi que le *land art*, le *body art*, l'*arte povera*... L'A. veut redonner tout son sens au plaisir que peut engendrer la diversité des matériaux employés dans les œuvres plastiques contemporaines. Un cahier d'illustrations fait rêver, des citations d'artistes, de philosophes, de critiques et d'historiens ponctuent les différents chapitres. Index, bibliographie, chronologie synoptique font de cet ouvrage « un véritable outil d'étude artistique ». La nouvelle préface de l'A. situe bien son sujet : « Ceci est une histoire de l'art ». « Une histoire transversale » qui tient compte non seulement des styles, mais aussi des « pesanteurs techniques, sociologiques et matérielles ». « Une histoire différente » qui présente l'artiste comme celui qui « invente et délimite... un parcours singulier. Inimitable ». L'artiste est vu avec ses matériaux et ses techniques dont il ne peut se passer et à travers lesquels l'art prend une figure inédite. Il faut apprendre à les déchiffrer. « Une histoire souterraine » de l'image en train de se fabriquer avec les nouveaux procédés, les matériaux et les outils sans cesse affinés par les artistes. Une histoire « qui n'exclut pas l'ancienne histoire de l'art » plus formaliste, mais qui veut la compléter, l'amplifier, la décentrer. L'univers de la sensation l'emporte ici sur la question du « sens » de l'art. L'art n'est plus centré exclusivement sur l'homme, qui n'est qu'un « objet » parmi d'autres. « L'artiste travaille aujourd'hui sur des flux, des réseaux, des tensions » et propose des productions éphémères. L'idéologie n'est plus centrale. Le monde est perçu à la façon de racines proliférantes qui envahissent le champ du savoir et des pratiques. L'homme n'ajoute que son pli et ses nervures à celles des mondes naturels et artificiels. Il s'agit de distribuer l'univers autrement, de le lire différemment, de mettre en lumière les propriétés de la matière et ce que nous apporte la sensation. L'œuvre d'art appartient à un univers qui nous dépasse, à demi enracinée dans la nature, à demi produite par l'homme. La matière peut être perçue accumulée ou épurée jusqu'à se faire immatérielle, conceptuelle. Un même matériau peut être utilisé par des artistes que l'histoire présente comme éloignés : leur « style » sans doute y apparaît, mais aussi la possibilité de tisser entre les procédures et les matériaux employés des passerelles inédites. On peut écrire une histoire de chaque matériau (de la cire, du verre, du bois...) et de ces techniques qui disparaissent puis resurgissent. Chaque œuvre se découpe sur un vaste continuum, engendre un appel d'air, participe à « l'art en train de se faire ». Finalement, nous dirons avec Joseph Beuys : « Le monde dépend de la constellation de quelques parcelles de matière ». L'Antiquité l'avait déjà pressenti ! – M. HAVELANGE.